NEUVIÈME ANNÉE. — N° 193 15 JANVIER 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Les Aboyeuses de Josselin

Un de nos abonnés posait, dans le numéro du 15 décembre dernier, la question suivante :

Un des lecteurs de l'*Echo*, habitant en Bretagne, voudrait-il nous parler des « Aboyeuses de Josselin », de leur légende et des phénomènes qui se manifestent encore dans cette contrée de Josselin? Il me semble qu'il y a là un point qui, expliqué ou non, est de ceux qui intéressent la Revue.

Le sujet est, en effet, comme une sorte de sujet *type* de ceux que nous traitons à l'*Echo du Merveilleux*, puisqu'il s'agit de phénomènes encore inexpliqués, se rattachant à une légende, qui leur donne un aspect surnaturel.

Si je n'ai pas immédiatement, à leur propos, amorcé la discussion, c'est que j'avais été informé que M. l'abbé Fulher, missionnaire diocésain, se disposait à publier l'étude très complète et très documentée, qu'il a lue en novembre dernier au Congrès marial breton. J'attendais cette publication.

Elle a, sans doute, été retardée pour des causes que j'ignore. Je me résous donc à dire, dès aujourd'hui, le peu que je sais de la question, quitte à y revenir quand je connaîtrai le travail de M. l'abbé Fulher.

Quelques mots d'abord du site et du décor. Josselin est un chef-lieu de canton du Morbihan, à quelque distance de Ploërmel. Un fier château, où est mort le connétable Olivier de Clisson, le compagnon de Duguesclin, domine, de ses quatre énormes tours, les maisons à pignon de la ville. Il appartient actuellement à la famille de Rohan. C'est à quelques kilomètres de là, dans la lande, qu'eut lieu le combat des Trente. Une jolie rivière, abritée de grands arbres, aux sinuosités pittoresques, agrémente le paysage. Avant d'être une ville, Josselin fut un lieu de pèlerinage. C'est là, dit la légende, qu'une statue de la Vierge fut, au VIIIe siècle, découverte sous une ronce qui ne perdait jamais son feuillage. Cette statue accomplissait des miracles. On lui éleva un sanctuaire. Et bientôt on y vint prier en foule.

Des maisons ne tardèrent pas à se grouper autour de la chapelle et formèrent rapidement une petite cité. Au XIe siècle, Guelhénoc, comte de Porhoët, l'entoura de murailles, et son fils Josselin lui donna son nom.

C'est vers cette époque que des laveuses, réunies autour d'une fontaine, au bord d'un chemin, virent arriver une jeune femme pauvre, qui leur demanda l'aumône — ne fût-ce qu'un verre d'eau pour apaiser la soif de son petit enfant. Loin de la secourir, elles excitèrent leur chien contre la mendiante, et la pourchassèrent en l'injuriant.

« Femmes sans pitié, dit la pauvresse, qui prit tout à coup la figure et le costume de N.-D. du Roncier, il n'est pas de crime que mon fils punisse plus sévèrement que la dureté de cœur. Vous en serez un nouvel exemple de génération en génération. Vous et vos filles vous aboierez comme ce chien que vous avez excité contre moi. »

Aussitôt les laveuses épouvantées se mirent à aboyer. La mendiante transfigurée avait disparu.

Telle est, selon les traditions locales, l'origine des faits. Voici maintenant en quoi ces faits con-

sistent. Ils ne se produisent qu'une fois par an, le jour de la Pentecôte.

Ce jour-là, des malheureuses sont prises subitement d'une sorte d'agitation épileptiforme et se mettent à pousser des grognements, à proférer des cris, qui, peu à peu, s'accentuent, grossissent et deviennent de véritables aboiements, des hurlements de bêtes furieuses. Si on s'approche de ces pauvres femmes, elles aboient plus fort, cherchent à mordre et à frapper, donnent l'impression de chiennes enragées à figures humaines.

Les crises, à intervalles irréguliers et avec plus ou moins d'intensité, se renouvellent jusqu'à ce que des gars vigoureux, habitués d'ailleurs à cette rude corvée, se dévouent et saisissent les aboyeuses, pour les conduire à l'église.

Il faut plusieurs hommes pour maîtriser chacune d'elles et encore leur échappe-t-elle souvent. Il n'est pas rare que, dans ses efforts pour se soustraire à l'étreinte des gars, elle ait déchiré ses vêtements et qu'elle arrive demi-nue au bout de son calvaire.

Enfin, les cheveux épars, le visage souillé de larmes et de poussière, la voici au seuil de l'église. Elle fait un effort suprême pour s'enfuir; mais d'autres hommes accourent à la rescousse et on parvient à lui faire toucher le reliquaire. Aussitôt, elle est calmée. Elle cesse ses aboiements.

On l'assied sur une chaise et elle reste là, inerte, le front inondé de sueur, comme en extase, jusqu'à la fin de l'office divin. La messe dite, elle se laisse conduire docilement, automatiquement, pourrait-on dire, jusqu'à la fontaine où, suivant la légende, la Vierge Marie, déguisée en mendiante, vint demander l'aumône aux laveuses. Elle boit d'un trait le contenu d'une écuelle de bois emplie de l'eau de la source. Après quoi, l'aboyeuse, complètement délivrée de l'obsession, redevenue elle-même, rentre chez elle...

J'ai sous les yeux une brochure de M. Louis Hamon qui a été témoin de ces scènes étranges, et qui tente de les expliquer de la manière suivante.

« On connaît, dit-il, l'épilepsie. Issue d'un trouble du système nerveux, le même phénomène peut la faire cesser. » Et à l'appui de sa thèse, il cite ce fait curieux :

Dans un hôpital de Paris deux femmes, malades de la fièvre, furent prises de convulsions nerveuses. Le médecin de la salle craignait la contagion. Il commanda de mettre un fer au feu et de le chauffer à blanc Quand on le lui eut apporté, il s'avança lentement, au milieu de l'anxiété générale, vers le lit de la première des malades et prit ses dispositions comme s'il allait lui imprimer sur la chair la tige brûlante. Immédiatement, la crise cessa chez toutes deux.

« Il est évident, déclare M. Hamon, que cela fut le résultat de l'impression de terreur éprouvée subitement, inopinément, par elles. »

J'avoue que je ne saisis pas très bien le rapport de cet exemple avec le cas des aboyeuses.

Si la guérison des aboyeuses résultait d'une impression de terreur, ce n'est pas, en effet, à l'église, devant le reliquaire, qu'elle se produirait, c'est au moment même où les gars viennent brutalement s'emparer d'elles. C'est à ce moment surtout que les malheureuses doivent éprouver une impression d'épouvante.

Et puis, en supposant que cette hypothèse explique la guérison, elle n'explique point la crise elle-même — et surtout la date, toujours la même, pour toutes les aboyeuses, de cette crise.

L'hystérie et la suggestion entrent, je le veux bien, pour une part, dans ces phénomènes surprenants ; mais il semble bien que d'autres éléments interviennent également. C'est, du moins, mon sentiment actuel. Nous en raisonnerons, si vous le voulez bien, quand aura paru l'ouvrage de M. l'abbé Fulher et que nous connaîtrons les hypothèses où l'ont conduit ses études et ses observations approfondies.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Les contes de la vieille France.*

Jean Moréas vient de publier ses *Contes de la vieille France*, qui sont comme un miroir du Moyen Age français : tendre, tragique et plaisant, et tout illuminé de prodiges et de miracles. Nul ne le connaît mieux que le délicieux poète auquel on doit déjà une adaptation charmante de *Jean de Paris*. Des poèmes, des fabliaux, des chroniques en prose lui ont fourni le sujet et les principaux ornements de ses Contes; tantôt transcrivant, tantôt adaptant et n'en prenant

qu'à son aise ; élaguant telle histoire trop touffue de ses incidents parasites, liant ailleurs deux aventures, il vous offre aussi les plus belles histoires, dont le charme est rehaussé par un style d'une simplicité très exquise, avec les gracieuses façons de jadis.

Le merveilleux, nécessairement, y abonde. Le merveilleux chrétien dore de son rayonnement de miracles la tendre histoire des deux amis jumeaux, Ami et Amile, baptisés en même temps par le Pape, et auxquels il a donné deux coupes en bois exactement pareilles, par quoi Ami reconnaît Amile quand la lèpre a défiguré l'infortuné chevalier. Un ange vient ordonner au lépreux de dire à son ami qu'il tue ses enfants pour le laver dans leur sang de sa lèpre. Le comte Amile, après avoir bien pleuré, en a le terrible courage. Le lépreux, en effet, guérit tout soudain. Ils se rendent à la chapelle pour remercier Dieu, et les cloches, à leur approche, sonnent toutes seules. Mais le père se désespérait en son âme, à cause de ses enfants égorgés. Il entre dans la chambre où sont enfermés leurs cadavres, et les trouve qui jouent gaiement. Une ligne rouge sur leur cou indique seule le passage du glaive.

C'est encore le merveilleux chrétien, avec Notre-Dame au Tournoi. Pendant qu'un bon chevalier dévotieux s'oublie à prier devant l'autel, Notre-Dame, touchée de sa foi, a revêtu son armure et remporté en son nom les prix du tournoi. Comme il sort de l'église, confus de s'être ainsi oublié, il entend la foule chanter sa prouesse. De même dans les Quatre Admonitions du Diable, où, contrairement à la tradition, c'est le Diable qui l'emporte sur un vilain avaricieux et sot. Nos pères se donnaient volontiers le plaisir d'amour-propre de montrer le Malin dupé par l'homme.

C'est le merveilleux féerique, au contraire, avec les belles aventures de Gugemer, l'un des chevaliers d'Artus, blessé par la flèche qu'il lança contre une biche-fée et qui l'est revenue frapper. Ce chevalier, jusqu'alors invincible à l'amour, ne sera guéri que par la compassion d'une certaine belle dame. Et voici qu'apparaît sur le fleuve voisin une nef d'ébène aux voiles de soie qui doit le conduire vers la Dame, seul espoir de son salut. Cette Dame est la femme toute jeunette et belle comme le jour d'un roi chenu et fort jaloux qui la tient prisonnière en un donjon, au bord de la mer. Elle se nomme Oriane ; et si sur ce nom seul vous ne brûlez pas de lire leurs aventures, comment ils furent unis, puis séparés, comment ils se retrouvèrent grâce au nœud d'un ruban que portait le chevalier et que la Dame seule savait dénouer sans déchirer l'étoffe, grâce au bracelet que portait la dame et que seul savait ouvrir le chevalier — c'est que sans doute vous n'aimez pas les belles histoires.

Graelent, chevalier breton, est aimé d'une fée qui surpasse en beauté la fleur de lys et la rose nouvelle. Aussi ne se retient-il pas de sourire lorsque le Roi demande à ses chevaliers s'ils ont jamais vu si belle dame que la Reine. La Reine surprend ce sourire et en est d'autant plus piquée qu'elle avait essayé en vain de gagner le cœur de Graelent. Sommé de dire si sa dame surpasse la Reine en beauté, le bon chevalier proclame qu'en effet elle est bien plus belle, mais il se rappelle soudain que la discrétion lui fut imposée et qu'il jura de ne parler jamais de sa dame. Aussi préfère-t-il mourir que de la montrer. C'est elle qui arrive pour le sauver, sur un blanc palefroi aux harnais si riches qu'un Roi n'eût pu les acheter sans engager sa terre ou même la vendre. Elle a le teint plus pur que la neige, les yeux bleus, la bouche belle et le nez bien modelé. Des sourcils bruns sur un front uni et des cheveux blonds et crêpés achèvent de rendre sa beauté incomparable. Son manteau de pourpre grise a les pans relevés, un épervier posé sur son poing, un levrier la suit. Il n'y a dans la ville ni petit, ni grand, ni varlet, ni sergent qui ne la veuille regarder au passage, et tous s'en émerveillent et se sentent embrasés d'amour.

Graelent reconnaît son amie : — Oui, c'est bien elle ! En la voyant, je suis guéri de mes maux Pourtant, si elle ne veut pas me pardonner, je préfère la mort à son courroux.

Elle ne veut pas lui pardonner. Il la suit obstinément dans les flots qui la portent mais qui recouvrent le téméraire chevalier. Trois fois elle le ramène à la rive, en lui disant : « Ta peine est inutile ». Enfin, elle se laisse fléchir par son courage et par les prières de ses suivantes, et l'emporte sur son cheval à travers les flots. Les Bretons racontent qu'elle l'emmena vers l'île d'Avallon, au pays des fées.

Plus merveilleuse encore est l'histoire d'Ywenac, fils du chevalier magicien qui s'était mué en faucon pour aller visiter et consoler la belle Laodice que la jalousie de son tuteur tenait enclose dans une sombre tour. Et l'on admirera dans les Deux Femmes du chevalier Eliduc, la fleur merveilleuse qui rappelle à la vie la fille du roi de Logres.

Heureux temps où la flore et la faune, la terre et le ciel avaient encore de si beaux secrets. Ils en ont toujours, et le mystère du monde n'est pas moins impénétrable ; mais peut-être se présente-t-il d'une manière moins engageante, et le seuil de la caverne a-t-il moins d'attrait, dépouillé de ces folles herbes et de ces fleurs.

George Malet.

LA MORT DE SYVETON
ET LES VOYANTES

A un mois de distance, la mort tragique de Syveton passionne encore tous les esprits. Les grands quotidiens lui consacrent tous les jours plusieurs colonnes et le Parquet tout entier, depuis le procureur général jusqu'aux simples juges suppléants, s'en occupe activement.

Mais, malgré leur zèle, les reporters les plus curieux comme les policiers les plus fins ne parviennent pas à éclaircir le mystère du drame qui s'est déroulé avenue de Neuilly.

Nous avons cru intéressant pour nos lecteurs d'aller consulter à ce sujet les voyantes dont l'*Echo du Merveilleux* a eu plusieurs fois l'occasion de parler déjà. Nous reproduisons les réponses qu'elles nous ont faites, à titre de document et de curiosité.

CHEZ Mme KAVILLE

Nous nous sommes d'abord rendu chez Mme Kaville, qui a fait preuve bien des fois d'une réelle perspicacité.

Après avoir consciencieusement mêlé les cartes, Mme Kaville les pose devant moi ; je coupe — de la main gauche. Puis, sur son invitation, pensant de mon mieux à la mort de Syveton, j'en choisis sept au hasard avec lesquelles je couvre celle qui représente le député de Paris.

— « Tout d'abord, m'explique la cartomancienne, cela nous montre clairement qu'il ne s'est pas suicidé, car vous n'avez fait sortir ni la carte représentant *Chiron tombant blessé d'une flèche*, ni la carte du *Requin*. Il n'y a pas de doute possible.

« Seconde chose à remarquer, c'est que dans l'affaire qui allait l'amener devant le jury de la Seine, Syveton était sûr de remporter la victoire (*chevaux de Rhésus*). Il n'avait pas la moindre inquiétude à ce sujet.

« D'autre part, voyez, les cartes sorties n'indiquent pas d'ennemis : ses adversaires politiques ne sont donc pour rien dans le meurtre.

« Mais, par contre, voici les membres de sa famille qui lui sont hostiles (*Achille pleurant son esclave sous le chêne*).

— Mais, s'il ne s'est pas suicidé, qui donc l'a fait mourir ? Mme Syveton serait-elle pour quelque chose dans la mort de son mari ?

Mme Kaville retire alors du paquet la figure qui représentera la veuve du député nationaliste, puis, comme la première fois, après m'avoir fait couper de la main gauche, elle me prie de couvrir cette carte avec les sept cartes réglementaires.

Une à une Mme Kaville les étale et, les mettant sous mes yeux : « Voyez-vous, dit-elle, ces figures nous informent que si la femme du député nationaliste n'a pas trempé directement dans l'assassinat, au moins elle ne s'y serait pas opposée. Ce sont les cartes qui parlent, ce n'est pas moi.

« Voici d'ailleurs qui nous indique que le meurtre de Syveton n'est pas une vengeance de ses ennemis politiques : *Achille traînant le cadavre d'Hector autour des murs de Troie*. La carte de *Danaüs et ses cinquante filles* tendrait à prouver que plusieurs personnes de son entourage ont trempé dans le meurtre. Il n'y a donc plus à douter. »

Je demande :

— Découvrira-t-on les vrais coupables, les punira-t-on?

Mais les cartes sur ce sujet ne sont point très bavardes, et, bien que tirées à plusieurs reprises, elles n'indiquent rien de bien clair.

Elles se contentent de nous dire que ce sera bien long, bien long à cause des influences qui agiront en dessous.

Elles semblent indiquer aussi qu'une personne très proche du mort sent peser sur elle des charges bien lourdes, qu'elle sera même arrêtée à un moment donné, mais qu'elle sera relâchée ensuite, faute de preuves bien évidentes. Elle partira ensuite à l'étranger (*Départ pour un long voyage*).

« En résumé, du côté de sa famille, Syveton n'était aimé ni par sa femme, ni par sa belle fille, ni par son gendre. Des trois, celle qui le haïssait le moins était sa belle-fille, qui ne serait d'ailleurs en aucune façon complice de l'assassinat.

« Contre les coupables, on trouvera des preuves assez grandes pour qu'on les arrête, mais pas assez claires pour qu'on les condamne. »

Et sur ces dernières explications, nous prenons congé de Mme Kaville.

Tout cela est évidemment un peu vague, mais, outre que les cartes, tout comme certain concierge gentilhomme, veulent garder sans doute leurs petits secrets, nous avons été prié de garder pour nous certaines révélations par trop compromettantes. Nous garderons sur ce sujet une réserve que nos lecteurs comprendront.

CHEZ Mme LAY-FONVIELLE

Grande, l'aspect sévère dans ses habits de deuil, les cheveux dénoués, Mme Lay-Fonvielle nous reçoit et nous introduit dans sa salle de « consultation », dont

fond est caché par de grands rideaux. Très aimalement elle nous prévient tout d'abord que Julia n'a ien voulu dire jusqu'ici. « Enfin, essayons tout de ême. »

Une contraction brusque des bras et de la figure, et oilà Julia, l'esprit toujours âgé de six ans (bienheueux esprit!), connu de tous maintenant, qui s'incarne n Mme Lay Fonvielle. Salutations réciproques, et, rrivant au but de ma visite, je demande à Julia ce u'elle pense de la mort de Syveton :

— Tu m'ennuies beaucoup, tu sais, en me posant ette question, me répond-elle de sa petite voix fluette nos lecteurs savent déjà que Julia, en enfant espiègle, tutoie tout le monde et veut qu'on la tutoie. Il y en a 'autres qui sont venus me trouver, des journalistes comme toi, mais, tu comprends, il y a des choses que 'e dois cacher. Gaston (elle se permet d'appeler notre directeur par son prénom) le sait bien, lui, que je ne peux pas tout dire. J'ai confié ce que je savais à trois personnes qui m'ont gardé le secret; je révèlerai plus tard publiquement ce que je leur ai dit, et elles témoigneront alors que je ne change rien à mes premières indications.

« Et puis tu viens trop tard, il fallait venir le jour même ; j'aurais pu te parler alors, tandis que maintenant je ne peux que répéter ce que tout le monde sait déjà ou te dire des choses qu'il m'est défendu de révéler.

— Mais, tout de même, tu peux me parler un peu de Syveton.

— Oh ! lui était un homme très, très énergique. Pour arriver à son but il aurait surmonté tous les obstacles et, la terre entière se serait elle opposée à ses projets, qu'il ne s'en serait même pas ému.

« C'est que, vois tu, ce n'était pas de ces hommes qui désespèrent, et abandonnent la partie une fois commencée Au lieu de l'abattre, les obstacles raffermissaient sa volonté.

« Ah ! il aimait bien son parti et il serait devenu un grand chef s'il avait vécu !

— Il était sûr d'être acquitté par la Cour d'assises ?

— Oh ! oui, il en était absolument certain. Il n'avait pas peur de ce côté-là et il savait bien qu'il allait à un triomphe. D'ailleurs, même si, par impossible, il avait été condamné, il n'aurait pas désespéré et, dût-il ne revenir qu'au bout de vingt ans, il aurait recommencé le bon combat jusqu'au triomphe définitif.

— S'est-il suicidé ?

— Là-dessus je ne peux rien dire, pourquoi insistes-tu ? Je t'ai déjà dit que je ne pouvais pas parler encore.

— Et l'argent de la Patrie Française ?

— Tu veux rire, tu sais bien qu'à ce sujet, il ne pouvait pas avoir d'ennuis. Si on l'avait nommé trésorier, c'est qu'on avait confiance en lui. On ne pouvait pas lui demander de comptes de sommes dont on ne soupçonnait pas l'existence. Et d'ailleurs il existe, cet argent, on l'a rendu; il ne l'avait donc pas volé. (Elle raisonne tout à fait comme une grande personne, la petite Julia !) Là, peux-tu comprendre, maintenant ?

— C'est-à-dire, insistai-je, qu'il ne s'est pas suicidé, mais qu'on l'a bel et bien tué.

— Non, non, je ne dis pas cela. Ne m'attribue pas ce qui n'est pas de moi, mais bien de toi. Je ne peux pas dire s'il s'est suicidé ou si on l'a tué. Je te réponds sur les accusations, c'est tout ce que je peux faire. »

Julia insiste à nouveau sur les belles qualités d'intelligence droite, de volonté ferme et de réelle bonté qui faisaient de Syveton un homme supérieur.

Et après un petit « au revoir » qui semble se perdre dans le lointain, Julia nous quitte et l'on éprouve vraiment la sensation d'un vide qui se fait dans la salle.

Une contraction des bras et de la physionomie, et Mme Lay-Fonvielle, redevenue elle-même, causant comme vous et moi, nous reconduit, regrettant que Julia n'ait pas voulu pour nous se départir de sa réserve.

CHEZ Mme FLAUBERT

Mme Flaubert, on le sait, interprète le tarot suivant la méthode des Bohémiens. Elle voit beaucoup de difficultés à nous répondre. Les cartes ne parlent guère que des choses qui intéressent directement le consultant lui-même. C'est risquer de ne rien obtenir d'elles que de les consulter par procuration. Mme Flaubert consent cependant, exceptionnellement, et par manière de jeu, à tenter l'expérience. Elle étale les cartes en demi-lune, les place par petits paquets, les tire une à une, en commente les figures :

— Je vois des choses vraiment monstrueuses, dit-elle : la vanité, la cupidité, la haine, toutes les mauvaises passions semblent s'être coalisées à ce moment contre cet homme. Ennemis politiques et membres de sa famille se sont concertés pour le faire disparaître de la façon la plus sûre et la plus habile.

« A mon avis, ils ne l'ont pas tué, ils l'ont seulement affolé, ils lui ont fait peur et l'ont poussé au suicide.

« Au moyen de quoi ? Voici la rangée de cartes qui l'indique. Une personne de sa famille, après en avoir reçu l'ordre, a fabriqué de toutes pièces (ce sera démontré plus tard) une lettre terrible qui ne laissait plus au malheureux que deux alternatives : la mort ou le déshonneur. Il a choisi la mort, pour ne pas

voir son parti supporter les conséquences de pareilles infamies.

— Mais, cependant, étant donné le caractère si énergique de Syveton, comment a-t-il pu avoir la faiblesse de se tuer?

— N'y a-t-il pas des poisons qui obscurcissent les intelligences les plus lucides, débilitent les volontés les plus fermes? Pourquoi ne s'en serait-on pas servi?

« Voyez comme ces cartes indiquent nettement que cet homme a dû pleurer avant de mourir, qu'il a dû regretter de disparaître au moment où il était si nécessaire à son parti, et alors que la vie s'ouvrait si belle devant lui.

« Car il avait une belle chance de réussite dans tous ses projets. Il allait être acquitté par le jury et cette journée eût été un magnifique triomphe pour lui et ceux de son parti.

— Et les honteuses fautes dont on l'accuse?

— Tout cela est faux, archi-faux, inventé après coup pour ternir sa mémoire. Ses ennemis avaient la partie belle, Syveton n'était plus là pour se défendre. Non, il n'était ni un satyre, ni un voleur, mais comme ses amis voulaient tout savoir, on a cherché à expliquer son suicide et l'on a pris toute cette boue pour essayer de l'en couvrir.

« Il y a d'ailleurs, activement mêlée à l'affaire, une personne que les cartes désignent clairement, qui a cru par ce crime arriver au parfait bonheur; ah! ah! elle a fait de bien beaux rêves! mais, voyez-vous, tout cela va se perdre ici. »

Et Mme Flaubert nous montre du doigt une carte où est inscrit ce mot: Néant.

— Cette personne, reprend Mme Flaubert, agirait sagement en se tenant tranquille, car elle pourrait bien se repentir d'avoir fait tant de bruit autour d'elle. Vous verrez...

« Elle serait même déjà arrêtée s'il n'y avait dans les coulisses un homme puissant qui a eu avec elle des relations suivies. Je me hâte de vous dire que ce n'était point des relations de sympathie. C'est lui qui st le protecteur de la personne dont je vous parle et qui empêche la lumière de se faire autour du mystère.

« Sachez qu'il y a, dans le suicide forcé, une grave question d'intérêt. On a promis et on a donné de l'argent, beaucoup d'argent. Mais qu'on prenne bien garde! »

Mme Flaubert s'arrête un instant et continue:

— Pour vous préciser les traits du caractère de cette femme, je puis ajouter qu'elle est hystérique (elle aussi! quel monde!), elle a la manie des grandeurs. Elle est très ambitieuse et veut atteindre un but qui s'éloignera toutes les fois qu'elle le croira à portée de sa main. Je ne puis vous en dire davantage. »

C'est sur ces derniers mots, que s'achève la consultation.

— Vous voyez, dit Mme Flaubert, en manière de conclusion, les cartes se réservent. Elles eussent été bien plus explicites si vous aviez connu l'un quelconque des acteurs du drame. Ne voyez dans l'expérience que nous avons tentée que le grand désir que j'ai eu de vous être agréable.

Je remercie Mme Flaubert de son amabilité. A y bien regarder, les cartes, après tout, ne se sont pas montrées si dénuées de sagacité qu'on aurait pu le croire.

CHEZ Mme CLAVEL-GRATIEN

Pour terminer notre enquête, nous nous sommes rendu chez la voyante de la rue de Clichy, Mme Clavel-Gratien, très à la mode depuis quelque temps.

Allongée dans son fauteuil, la main sur les yeux, Mme Clavel, à qui j'ai exposé l'objet de ma visite, se recueille un instant.

« Mettons notre confiance en Dieu, dit-elle, prions-le de nous éclairer de sa lumière, car Lui seul peut nous faire entrevoir l'avenir et nous découvrir tous les mystères que les hommes nous cachent.

« Syveton, lui, ne s'est pas suicidé, non, il n'a pas pu: vous le savez aussi bien que moi, on aurait pu reconstituer le drame. Seulement ses ennemis ont voulu ternir sa réputation. Et pour cela ils ont pris quelques petites faiblesses de sa vie privée. De ce qui n'était pas grand'chose en somme, on a fait des montagnes et on s'en est servi contre lui. On en a fait des scandales.

« L'assassinat.... oui, il y a eu une sorte d'assassinat... c'est un homme politique très influent qui en est l'auteur véritable. Je le vois, il est tout habillé de noir, c'est lui qui commande, qui dirige tout. Sur ses ordres je vois quelqu'un *qui a l'air domestique*, une femme plutôt, entrer dans l'appartement et commettre le crime. Je ne peux pas vous dire tous les détails, une main invisible me les cache..

« Mais je vois bien clairement que l'on a fait disparaître Syveton parce qu'il y avait un autre poste très important qui lui était destiné et qu'il allait atteindre certainement. Cet homme-là est mort avant son temps.

« Mme Syveton, elle, je ne la vois pas méchante, elle ne sait pas, elle va où on la mène. Elle manque totalement de volonté, et elle me semble suggestionnée. Ce n'est qu'une marionnette dont on tire les ficelles.

« Mme Ménard est aussi une marionnette comme sa

mère, un être sans force, qui ne voit pas plus loin que son nez. Tandis que Ménard, lui, est un homme qui veut et qui sait. C'est lui qui aurait porté les accusations dont on a parlé en Cour d'assises et le procureur général s'en serait servi pour accabler Syveton. Mais il l'aurait fait dans un but loyal, pour savoir la vérité, et maintenant il la poursuit encore cette vérité et il sera un de ceux qui la feront éclater quand le moment sera venu.

« Il est bien regrettable que le procès n'ait pas eu lieu, parce qu'alors on aurait vu clair dans bien des affaires politiques qui sont encore louches. Le gouvernement actuel serait tombé et les « bons » auraient triomphé.

« Mais il tombera tout de même très probablement dans le courant de l'année. Ce sera un coup brusque qui surprendra tout le monde. Et ce sera un des *bons*, qui le lui portera, un homme de quarante ans environ, qui n'est pas un des chefs de son parti, qui n'est donc ni M. Deschanel, ni M. Ribot, ni M. Doumer, mais qui se révèlera tout d'un coup et s'imposera à tous par sa belle intelligence et sa force de volonté.

« On va remuer bien des choses, éclairer bien des affaires dont les dessous ne sont pas encore connus. L'affaire Dreyfus entre autres reviendra sur le tapis. Les Juifs s'en occuperont activement. Tous les dossiers sont entre les mains d'une Juive : je la vois, elle habite dans un hôtel magnifique et dirige tout du fond de son palais.

« L'affaire Syveton s'éclaircira aussi, ce seront les chefs de son parti qui s'en occuperont. Il y aura des assises, des appels, des cassations, etc. Mais la lumière se fera.

« C..., lui, pourquoi n'ose-t-il pas? Il sait bien, lui, s'il voulait... Je le vois distinctement. Il a une bien belle intelligence. Il est la Lumière, lui, tandis qu'Anatole France est l'ombre. »

La voyante cite ici des noms d'hommes connus. Puis, parlant d'eux, elle déclare :

« Pourquoi ont-ils peur? Qu'ils marchent sans crainte.

« Déroulède voudrait bien faire quelque chose lui aussi, mais il a les ailes coupées. Il gêne bien les mauvais, celui-là ! On aurait voulu le faire disparaître après Syveton, mais on n'a pas pu, parce qu'il est prudent et qu'il veille. Il est environné de pièges de toutes sortes.

« Mais ayez confiance, les bons peu à peu triompheront. Cette année-ci il y aura des grèves, des révoltes, mais les idées se répandront peu à peu et en 1906 il y aura une transformation notable, malgré l'affaire Syveton et les autres. »

Nous voulons bien en accepter l'augure, on croit si facilement ce qu'on désire, et nous remercions Mme Clavel dont les vaticinations ont au moins le mérite de l'optimisme.

Comme nos lecteurs ont pu le voir à la lecture de ces diverses interviews, les voyantes s'accordent sur plusieurs points principaux : le caractère de Syveton, le crime indéniable, etc.

Mais que sortira-t-il de ce drame ? L'avenir nous le dira. Souhaitons que Mme Clavel ait prédit juste et que ce soit le triomphe des « bons... ».

JOSEPH SUBRA.

UNE MAISON HANTÉE A PARIS

Il semble que les curieux phénomènes que, faute d'autres mots qui les définissent, nous désignons généralement sous la rubrique : *maisons hantées*, se produisent par séries, comme une épidémie qui ferait des ravages pendant une période déterminée, et qui disparaîtrait ensuite.

Nous avons, dans nos précédents numéros, signalé un certain nombre de cas qui s'étaient manifestés en province, notamment en Bretagne, dans le Nord et en Normandie; les plus récents sont ceux de Verrières et de Fourmies.

Aujourd'hui, c'est un cas de maison hantée, observé à Paris même, dont j'ai la mission d'entretenir les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*.

Les phénomènes, comme on va le voir, ont été si graves, qu'ils ont obligé une famille affolée à déserter son toit. Il ne saurait être question de mauvaise farce; d'ailleurs, on va en juger.

L'immeuble comprend de nombreux locataires ; on concevra donc que — pour l'instant du moins — nous en taisions l'adresse.

Dans cet immeuble, Mme Vve N... occupait un appartement au deuxième étage, sur rue, en compagnie de ses deux filles, dont l'une a vingt ans, et d'une domestique. Rien n'avait pu faire prévoir qu'il y eût quelque chose de suspect dans la maison paisible et bourgeoisement habitée, lorsque, dans la nuit du 22 au 23 juillet dernier, Mme N. et ses filles sont réveillées par une explosion formidable qui retentit dans l'appartement. Les occupants des étages inférieur et supérieur se lèvent en sursaut, croyant à un attentat. Quelqu'un crie : « N'allumez pas de lumière. C'est peut-être un tuyau de gaz qui a sauté ! »

Ce détail est à noter, car il donne une idée de la violence de l'explosion, comparable à la détonation d'un fusil de gros calibre.

Mme N... et ses filles se sont recouchées toutes trem-

blantes, lorsque coup sur coup la même explosion se reproduit à huit ou dix reprises différentes.

Deux fois l'explosion se produit en l'air, au milieu de la chambre de la fille aînée de Mme N. ., comme si une sorte de bolide gazeux eût éclaté.

Les autres fois, les explosions se produisent dans les meubles, et en particulier dans le bois du lit de la jeune fille, qui semble se disloquer, se soulève du plancher puis retombe lourdement.

Le lendemain un architecte, des ouvriers plombiers sont convoqués sur les lieux, examinent les conduites de gaz et d'eau, les fils électriques, soulèvent les lames de parquet et les corniches du plafond où l'air aurait pu s'accumuler sous pression. On ne trouve rien qui explique les phénomènes de la nuit précédente. Les nuits suivantes, mêmes phénomènes et terreur croissante chez les locataires de l'appartement. Mais les explosions se localisent spécialement dans un porte-parapluies en bambou, d'un modèle courant dans le commerce, qui se trouve placé dans l'antichambre.

Les bambous creux semblent, sous une pression violente, éclater et se briser comme du verre.

Au jour, les malheureuses femmes terrorisées vont se rendre compte, croyant trouver le meuble réduit en poussière, changé en des milliers d'esquilles de bois. Il n'en est rien.

Enfin, de guerre lasse, Mme N... et ses filles allèrent demander l'hospitalité à la sœur de Mme N..., Mme C..., femme d'un grand industriel parisien de qui nous tenons le récit exact et minutieusement contrôlé des faits.

La domestique fut cependant priée de continuer à coucher dans l'appartement hanté. Au matin, elle accourt pâle et défaite chez sa maîtresse, et raconte, à mots entrecoupés par l'émotion, la nuit qu'elle a passée.

« Sur les minuit, dit-elle, on s'est mis à marcher dans le corridor qui dessert les pièces de l'appartement. Je me suis décidée à allumer une lampe et à aller voir. Or, je ne voyais personne dans le couloir, et pourtant lorsque les pas arrivaient devant moi, je sentais le contact de l'air en mouvement. *Un être invisible marchait devant moi !* C'était *un pas très sonore martelant le parquet à coups de talons.* »

Ce dernier détail fut une révélation pour la famille de Mme N... Joint à un fait précédent, il devait amener l'explication des phénomènes dont l'appartement était le théâtre.

Mme N..., quelques jours avant de quitter le local, avait donné à une parente un parapluie qui se trouvait dans le porte-parapluie en bambou. Dès ce moment les explosions avaient cessé dans le petit meuble.

Or, ce parapluie avait appartenu à M. N..., décédé dans ce même appartement quatre mois auparavant, le 22 mars.

Et par surcroît, la domestique, qui, n'étant au service de la famille que depuis un mois, n'a jamais connu M. N..., décrit, comme ayant marché toute la nuit dans le corridor, *un pas très sonore martelant le parquet à coups de talons.* M. N... avait précisément cette démarche, consistant à poser à terre le talon avant la plante du pied.

La domestique, cela se conçoit, refuse de continuer à coucher dans l'appartement qu'on ferme à clef, mais parfaitement en ordre, avec les meubles bien rangés chacun à sa place habituelle.

Le lendemain, on trouve les chaises renversées, les meubles dérangés. Un métier à tapisserie, si lourd qu'il faut deux personnes pour le transporter d'ordinaire, a été jeté violemment au milieu du salon devant la cheminée duquel il se trouvait.

Nul n'a pénétré dans l'appartement, mais les voisins ont entendu pendant la nuit le pas cadencé marteler le plancher au-dessus de leurs têtes.

Mme N .. fit alors enlever son mobilier de l'appartement hanté qui cesse aussitôt de l'être.

Par contre, aussitôt les explosions recommencent à se produire chez Mme C..., dans la chambre occupée par la fille aînée de Mme N..., surtout dans le bois de lit et le sommier de la jeune fille.

Ces phénomènes, qui sont allés ensuite en diminuant de fréquence et d'intensité, ont cessé tout à fait à dater du mois d'octobre, à la suite de l'intervention du Dr Papus.

Mlle N.. , du vivant de son père, faisait avec lui des expériences de *lecture de la pensée.* M. N..., rien qu'en imposant les doigts sur la nuque de sa fille, lui transmettait sa pensée.

Or, après sa mort, sa démarche très caractérisée est entendue dans l'appartement, les explosions cessent dans le porte-parapluie lorsqu'on enlève un objet lui ayant appartenu, et par contre les explosions mystérieuses se transportent dans la nouvelle habitation de Mile N... du jour où les meubles ont été enlevés de l'appartement où est mort son père.

Tels sont les faits constatés par des témoins absolument honorables et assez nombreux pour qu'aucun doute ne soit permis. Il ne m'appartient pas d'expliquer ces phénomènes.

Je ferai simplement remarquer qu'un élément intervient ici, qu'on n'avait point observé dans les divers cas que nous rapportions récemment. Je veux parler de divers incidents qui sembleraient établir une sorte de connexité entre les phénomènes que je viens de relater et la mort de M. N....

Il paraît difficile d'expliquer par le jeu naturel des

forces émises par les *médiums* habitant la maison, ce que l'on pourrait appeler le *caractère intentionnel*, la volonté *intelligente* qui dirigea les phénomènes. Il ne m'appartient encore une fois pas de les expliquer.

Mais j'ai délimité le champ où peuvent, en l'espèce, s'exercer les investigations de ceux qui cherchent à percer le mystère du monde invisible, à découvrir le lien inconnu qui l'attache au monde matériel...

RAPHAEL MARCHAND.

UNE JOURNÉE A TILLY

— 3 MAI 1903 —

A propos du récit « Une journée à Tilly » que nous avons publié dans notre précédent numéro, Mme Cl. de Vanssay nous adresse la lettre suivante :

MONSIEUR MERY,

Dans le récit, sans signature, « Une journée à Tilly » fait par « Une de vos lectrices »et que reproduit l'*Echo du Merveilleux* du 1er janvier, il y aurait lieu de rectifier plusieurs erreurs Je me borne cependant à n'en relever qu'une, mais qui a son importance par la raison qu'il y a bien assez de merveilleux à Tilly, sans en ajouter, ce qui est fournir des armes à l'ennemi, et que *le faux discrédite le vrai* !

Votre correspondante dit : «... On vit la pluie tombant « tout autour de Marie et l'épargnant si complètement que « pas une goutte d'eau ne l'avait atteinte. »

J'étais présente à l'extase du 3 mai 1903, j'étais tout près de Marie avant même qu'elle se soit relevée, je l'ai examinée des pieds à la tête, j'ai palpé ses vêtements : or, j'AFFIRME *je certifie de la façon la plus absolue et la plus formelle*, que Marie était parfaitement bien *mouillée*; l'eau même avait *cuvé* dans les plis de sa robe, formés par sa position agenouillée S'il me fallait l'assurer sous la foi du serment, je n'hésiterais pas à le faire. C'est vous dire à quel point je suis sûre de ce que j'avance.

On me sait assez dévouée à la cause de Tilly et de Marie, pour ne pas se méprendre sur le motif qui me fait rétablir les faits et qui n'est autre que son intérêt même et l'amour de la vérité.

Ces sentiments seront, je n'en doute pas, partagés par vous, monsieur.

Recevez l'expression de ma considération distinguée.

CL. DE VANSSAY

L'auteur du récit qui nous vaut l'intéressante lettre qu'on vient de lire nous est parfaitement connu. C'est une de nos plus fidèles lectrices. Pour des raisons de convenances purement personnelles, elle nous avait prié de ne pas livrer son nom à la publicité. Nous nous sommes conformé à son désir. Elle répondra, si elle le juge à propos, aux rectifications de fait que lui adresse Mme de Vanssay.

Nous n'avions quant à nous aucun prétexte à mettre en doute la véracité du récit que nous avons reproduit, d'abord parce que la bonne foi de l'auteur était pour nous certaine, ensuite parce que le phénomène si curieux de « la pluie qui ne mouille pas » s'était déjà produit à Tilly à diverses reprises devant de nombreux témoins.

Je l'ai personnellement constaté une fois. Il ne serait pas difficile de retrouver dans la collection de l'*Echo du Merveilleux* le compte rendu de cette observation.

Le phénomène s'est-il reproduit dans la journée du 3 mai 1903? Nous sommes en présence de deux témoignages, également honorables, mais contradictoires.

Qui les départagera ? G. M.

Questions à l'X... mystérieux

L'X... mystérieux ne nous a pas donné signe de vie depuis plus d'un mois. Il suppose sans doute qu'il en a assez dit pour convaincre nos lecteurs. Enlevons-lui ses illusions en reproduisant la communication que nous adresse un savant théologien de nos amis.

Dans l'article sur Tilly, par X..., nº du 15 décembre, il y a certains passages sur lesquels je voudrais que l'auteur nous donnât des éclaircissements :

1º Il dit (p. 475, milieu de la colonne 1) que « Devant le Saint Office, tout plagiat et même toute reproduction non avouée par une vision, ou avouée après critique, est preuve ou d'illusion, ou d'imposture humaine ou diabolique ».

Je demande qu'on produise le document. Aucun traité de mystique n'y fait allusion. Que du moins on indique un auteur traitant cette question.

2º (*Ibid.*, col. 2), à propos des mystères du rosaire, l'auteur parle « du texte de saint Dominique ».

Je prie qu'on nous le cite.

3º On parle de *Sassay*. Je demande ce qu'est cette apparition. Je n'en ai pas entendu parler.

4º En note, on cite plusieurs fois une brochure intitulée: « Autour des apparitions ». Quel en est l'auteur et l'éditeur ?

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

LE CAS DU PÈRE IGNATIUS

Nous avons relaté, dans le numéro de l'*Écho du Merveilleux* du 1er janvier, le cas du Père Ignatius, ce moine anglais qui opèrerait des miracles, ressusciterait les morts, guérirait les malades et ferait disparaître toute trace de blessure sur le corps d'un homme qui vient d'être écrasé.

Ces révélations faites par le *Daily Mail* causent dans toute l'Angleterre une compréhensible émotion. Très vivement combattues, et non sans raison comme on va le voir, par les journaux catholiques, elles ont néanmoins attiré l'attention sur le Père Ignatius à qui manquerait, dit-on, le caractère sacré et même le caractère, sans épithète. Ce serait, pour les uns, un imposteur; pour les autres, un rêveur confinant à la folie.

Le Père Ignatius, bien qu'il porte une robe de moine, se prétend, à tort, Bénédictin. Il serait même inexact que, né anglican, il se soit converti au catholicisme. Nul n'a reçu ses vœux, nul ne lui a conféré les ordres, nul ne l'a jama s vu célébrer le sacrifice de l'autel. Quant à l'abbaye de Llanthony, elle a bien existé jadis aux époques monacales où s'édifiaient les voûtes de Westminster, de Lincoln ou de Cantorbéry. Il n'en reste plus aujourd'hui que quel jues pierres à demi cachées sous les lichens, les lierres et les pariétaires, classique manteau des ruines.

Cependant le Père Ignatius n'en est pas moins l'homme du jour outre-Manche, grâce au livre que vient de publier une de ses admiratrices, la baronne de Bertouch. (*Vie du Père Ignatius. — Le moine de Llanthony.* — Methuen et Cie, Editeurs, Londres.)

Ce livre nous fixe sur le caractère d'Ignatius. Ce n'est plus un anglican et ce n'est pas un catholique, mais l'initiateur d'une doctrine nouvelle dont Ignatius est le grand-prêtre et Mme de Bertouch la prophétesse. Elle annonce sérieusement que plus de quatre cents prêtres et plusieurs évêques catholiques anglais ont adhéré à cette doctrine, et qu'ils n'attendent qu'un signe pour quitter leur soutane et suivre ouvertement le faiseur de miracles. Il a même été question de l'arrestation du Père Ignatius. Peut-être son internement dans un asile d'aliénés s'indiquerait-il davantage.

Le *Catholic Times*, sous la signature de Mrs C. E. Jeffry, s'exprime ainsi :

Le cas du Père Ignatius, le récit de sa vie par la baronne de Bertouch, ses miracles, tout cela tient de ce que l'on appelle, en style de théâtre, la farce désopilante. Il y a quelques années, j'ai eu des relations personnelles avec le monsieur en question, et déjà, je n'étais pas la seule à être fixée sur son compte.

Les théories du Père Ignatius ont toujours été considérées par moi comme relevant de la comédie, et personne ne pourrait s'y laisser prendre que quelque monomaniaque de la religion.

Le journal illustré *Punch* a publié de lui, il y a quelques années, plusieurs caricatures. L'une d'elles intitulée l'*Offrande de Pâques*, le représentait entouré d'un essaim de jolies filles; le Père Ignatius, debout, les bras croisés, reçoit leurs tributs; à côté de lui sa chaise, du fond de laquelle émergent un grand nombre de clous tournés la pointe en haut. Une discipline pend au mur.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était à Worcester. Toute la racaille et les voyous de la ville couraient après ses trousses, et il y avait de quoi. Il portait une sorte de costume de moine, mais un costume de fantaisie, de théâtre, n'ayant rien de commun avec celui des Bénédictins ; il avait les pieds nus dans des sandales et une corde nouée autour de la taille. Il paraissait manifestement très content de lui. Dans une autre occasion, je le vis à la portière d'un wagon de première classe, excitant l'admiration ou la stupéfaction des voyageurs stationnant sur le quai ; on ne peut imaginer spectacle plus ridicule. Ce sont de pures scènes de folie qu'a décrites le *Daily Mail.* Quant à l'assertion de la baronne de Bertouch, disant que quatre cents prêtres cesseraient d'être fidèles à Rome pour peupler l'abbaye de Llantony, elle équivaut à nous annoncer que ces prêtres vont s'engager dans les derviches tourneurs ou les donkobours.

Que devons-nous penser, nous catholiques, des gens qui lancent des assertions pareilles, aussi calomnieuses; nous ne pouvons que traiter leur conduite avec le mépris qu'elle mérite.

Ainsi s'exprime le grand organe catholique anglais, qui nous paraît manquer un peu, dans ses appréciations, de charité chrétienne.

Le journal *Light* se montre plus poliment sceptique :

Les phénomènes surnaturels que rapporte le P. Ignatius par l'organe de Mme de Bertouch sont entièrement incroyables, notamment en ce qui concerne la guérison immédiate des malades et la résurrection des morts.

A Llanthony, le Saint-Sacrement serait sorti miraculeusement du tabernacle fermé à clef, et sur la prairie du monastère, la Mère de Jésus est apparue à quatre reprises et a été vue par sept personnes en possession de toute leur raison.

Une autre fois, le P. Ignatius était absorbé à travailler dans sa chambre lorsque la voix de l'*âme* lui ordonne de se lever sur le-champ et de courir à la chapelle. Il la trouve en feu; la voix lui commande d'éteindre les flammes : « En avant ! lui crie t-elle, en avant ! » Alors le P. Ignatius se précipite dans le feu en faisant le signe de la croix et le feu s'éteint à mesure qu'il avance.

Un instant après, il ne restait plus de trace de l'incendie que deux petits tas de cendres. Ces cendres étaient celles des deux plumeaux que le sacristain avait oubliés dans la chapelle au lieu de les ranger dans la sacristie.

« L'histoire est curieuse, ajoute notre confrère le *Light*, et il y en a des vingtaines comme cela. Mais le

Père Ignatius n'a-t-il pas dit un jour que les *spiritualists* étaient victimes des démons. »

Que pourrions-nous ajouter à cette appréciation portée par le faiseur de mirac'es lui-même ?

RAPHAEL MARCHAND.

A PROPOS DE LA MORT DE MÉLANIE

Nous recevons la lettre et les documents suivants :

10 janvier 1905.

CHER MONSIEUR,

Il est dit dans l'*Écho du Merveilleux* du 1er janvier que la biographie de Mélanie est bien connue. Je crois qu'on a voulu parler du fait de la Salette ; car, à ma connaissance, il n'existe aucune biographie ; ou, s'il en existe, je craindrais qu'elle ne soit écrite dans un esprit de malveillance résultant d'un parti pris et d'hostilité contre les révélations du Secret.

En voici un exemple frappant que je trouve dans le *Livre des Pèlerinages de la Sainte Vierge*, par un père de l'Assomption.

Il y est dit :

« Mélanie, après avoir contemplé la Reine du Ciel, ne ferma « point ses yeux au monde, comme nous l'avons vu faire à « Anglèze de Sagazan, à Liloye et à tant d'autres, comme le « fit aussi Bernadette. Elle entra sans doute au couvent de la « Providence, à Corrson ; mais se croyant appelée à quelque « chose d'important, rêvant de missions et de conquêtes « apostoliques, elle inspira des doutes sérieux sur sa voca- « tion à la vie religieuse, qui n'est efficace que si elle est « humble.

« Après trois ans de noviciat, Mgr Ginouillac, consulté, « s'opposa à sa profession. Elle revint à Corps où un prélat « romain, d'origine anglaise, la décida à le suivre en Angle- « terre, dans le but de s'adonner à la pénitence pour la con- « version du pays. »

La vérité est que Mgr Ginouillac, trop complaisant pour le gouvernement de l'Empire, inquiet des révélations que Mélanie pourrait faire plus tard, essaya de s'en débarrasser en la cloîtrant dans un couvent de Carmélites à l'étranger. De plus il voulait la faire passer pour folle, ainsi qu'en témoigne le document que je joins à ma lettre et que j'extrais de ma relation confidentielle d'une conversation de Mélanie.

Je joins en outre à ma lettre une note intéressante de M. l'abbé Combe, donnant des détails sur la mort de Mélanie, et relevant à cette occasion une grave inexactitude publiée par certains journaux, laquelle inexactitude marque bien l'esprit d'hostilité que j'ai indiqué plus haut.

Voilà comme quoi on ne doit pas s'en rapporter aveuglément aux biographies qui pourraient exister, et qui seraient d'ailleurs fort incomplètes, puisque depuis un certain nombre d'années, Mélanie vivait cachée pour éviter certaines persécutions, en dépit desquelles elle pleurait et priait pour ses persécuteurs, les plaignant seulement de leur obstination et demandant au Ciel leur conversion.

Si *l'Echo du Merveilleux* faisait appel à tous ceux qui ont connu la sainte Bergère, peut-être recueillerait-il bien des faits des plus instructifs. Et cela pourrait être fait conformément à l'esprit de Mélanie, non pour humilier les opposants, mais pour les convertir.

Agréez, cher monsieur, mes sentiments les plus distingués.

M. LAINÉ.

Extrait d'une conversation de Mélanie rapportée par une Religieuse.

Je me suis adressée d'abord à l'évêque de Grenoble, comme je devais le faire. C'était alors Mgr Ginouillac, il m'a traitée de folle. Sur ce mot, je me suis retirée et lui ai dit : « Oh ! pas si fort, pas si loin !..... » Elle a continué : « Je ne vous dis rien de trop, en voici la preuve : J'étais à Grenoble, une famille honorable y passait pour venir au pèlerinage. En passant, cette famille est allée rendre visite à Monseigneur, auquel elle a demandé des nouvelles de Mélanie. Ce prélat lui a dit qu'elle était devenue folle. Sur ces paroles, ils se sont mis en route pour Corps. Ils ont pris la voiture publique où je me trouvais justement, venant aussi à Corps, et nous avons fait route ensemble, tout au long, mais je ne me suis pas fait connaître. En chemin, ils se sont mis à s'entretenir de ce que leur avait dit Monseigneur, et ils m'ont dit : « Mais savez-vous que cette pauvre Mélanie est devenue folle ? » Je répondis : « Ce n'est peut-être pas bien vrai, cela ? » « C'est très vrai, reprirent-ils, c'est Mgr Ginouillac qui vient de nous le dire ; et nous y étions tous. » Je me tus.

Arrivés à Corps, où ils dirent la même chose, on leur a dit : « Vous avez fait le voyage avec la bergère de l'Apparition, vous avez bien dû la voir. » Ils ne savaient plus que croire..... Qui aurait dit alors à Monseigneur que si peu de temps après son esprit s'obscurcirait et qu'il mourrait fou lui-même ? Et qui sait s'il n'a pas été puni ? Il a paru devant son juge, puisse-t-il lui avoir fait miséricorde.

Note de M. l'abbé Combe

Diou, 6 janvier 1905.

A NOS AMIS DE LA SALETTE,

Il nous est impossible de répondre, sinon par une polycopie, aux lettres qui ne cessent de nous arriver de toute la France, au sujet de la mort de Mélanie.

Le moment n'est pas venu de publier ce que nous savons de cette vie extraordinairement merveilleuse, dont la célèbre Apparition de 1846 ne fut qu'un épisode.

La fidèle missionnaire de la Reine du Ciel a rempli jusqu'à épuisement de ses forces, sa pénible mission.

Le 4 décembre, elle écrivait à M. le curé d'Argœuves qu'elle ne pouvait plus tenir sa plume.

Le 13, n'ayant pas la force d'écrire à un prêtre dont je lui avais transmis la lettre, elle m'écrivait : « Je vous salue et je salue tous nos amis. » C'était son dernier adieu.

Le 14, elle lui écrivait par un suprême effort. Cette précieuse lettre est arrivée à destination.

Mélanie se couchait peu, priant presque toute la nuit.

La nuit du 14 au 15, elle tomba en syncope sur son plancher et fut trouvée morte le lendemain, entièrement vêtue pour être mise en bière, ainsi qu'elle l'avait toujours demandé à la Sainte Vierge, désirant qu'on ne la touchât pas pour l'ensevelir.

Son évêque, Mgr d'Altamura, nous a écrit : « Pour ceux qui ont eu l'avantage de connaître cette âme d'élite, privilégiée de la Reine du Ciel, elle ne tenait plus de ce monde que par les faibles attaches d'un corps consumé par les

ardeurs de la charité et par les rigueurs de la pénitence.

L'*Osservatore Romano* du 25 décembre a consacré à cette mort un long et touchant article qui peut se résumer ainsi : « La bergère de la Salette fut une victime de Dieu. »

Sa Grandeur m'adressa ce numéro, qui m'a permis de relever une grave inexactitude de la traduction faite en France de cet important document, et d'écrire la lettre suivante au *Courrier de l'Allier*, qui l'a publiée aussitôt :

Diou, le 4 janvier 1905.

La dépêche que vous avez publiée dans votre numéro du 1er janvier donnait des détails succincts mais très exacts sur la mort de Mélanie, bergère de la Salette, qui a vécu plus de trois ans cachée à Diou.

Voudriez-vous avoir l'obligeance de rectifier un alinéa de la traduction donnée par les journaux religieux, du bel article que l'*Osservatore Romano* a consacré à cette grande servante de Dieu ?

Voici l'alinéa : il est au milieu de l'article :

« Ajoutons que toutes les promesses d'argent ne parvinrent jamais à ouvrir cette bouche fermée pour tous sur le chapitre du Secret, excepté pour le chef de l'Eglise. Il en fut de même pour Maximin. »

Veuillez rectifier ainsi :

1° Mélanie a *publié son Secret avec l' « imprimatur » de Mgr l'évêque de Lecce* en date du 15 novembre 1879.

2° *Elle l'a réimprimé en 1904* avant de quitter la France.

3° Cet alinéa n'existe pas dans le texte italien de l'*Osservatore Romano :* il a été ajouté par les traducteurs.

COMBE, *curé de Diou.*

LE MÉDIUM LOUISE

L'article que Mme Julia d'Amboise a publié dans un de nos derniers numéros a très vivement piqué la curiosité de ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux phénomènes de médiumnité. Mme Julia d'Amboise, fort aimablement, a bien voulu nous adresser le nouvel article que voici :

Je crois qu'il sera intéressant pour les lecteurs de l'*Echo* d'être renseignés sur les nouveaux faits merveilleux de clairvoyance que Louise Bellet vient de produire.

Dernièrement elle sentit un impérieux besoin de sommeil magnétique. On accéda à son désir, on l'endormit.

— C'est au sujet de Louise que je veux parler, dit-elle. (Ainsi que beaucoup de voyantes, Louise parle toujours d'elle à la troisième personne.) Louise va être bien, bien malade. Ne vous effrayez pas, n'ayez pas peur, ne la prévenez de rien surtout. Elle sera reprise de ses accès de léthargie, qui, cette fois, seront plus graves encore que les précédents.

Et comme on manifestait de vives appréhensions :

— Que voulez-vous, il le faut, c'est une rude secousse, une secousse nécessaire. Si Louise en réchappe, désormais elle n'aura plus à craindre le retour de ces crises.

— Combien de temps dureront-elles ?

— Il y en aura plusieurs. Je ne puis encore préciser. Que, pour une raison quelconque, on endorme Louise à nouveau dans deux jours. Elle cherchera et elle dira.

— Mais quand cela commencera-t-il ?

— Dans quinze jours.

— Essayez alors de voir au-delà de ces quinze jours.

— Je veux bien.

La voyante demeura silencieuse quelques secondes, puis fut prise d'un tel accès de douleur que l'on eut grand'peine à la calmer.

— Au delà de ces quinze jours je vois Louise bien, bien malade, sanglotait-elle. Oh ! mon Dieu ! elle va mourir ! Pourvu qu'on ne l'enterre pas vivante !

Il fallut réveiller en hâte la pauvre créature qui ne cessait de gémir. A l'état normal, inconscience absolue, aucun souvenir. Le surlendemain, sous prétexte d'un conseil à lui demander, on l'endort.

— Voilà, commence-t-elle, Myelca (Myelca est son guide si nos lecteurs s'en souviennent) trouve que Louise a assez souffert ; il la voudrait ; ainsi leur mission à tous deux serait ici-bas achevée. Pourtant Louise tient à la vie... Priez, peut-être qu'avec des prières on la sauvera Ecoutez, elle aura trois accès de léthargie, le dernier durera cinq heures ; si elle n'est pas réveillée après ces cinq heures, ce sera la fin, et, malheureusement, j'ai grand'peur.

— Dites-nous ce qu'il faudra faire pour la soigner. Et d'abord on va prévenir un médecin.

— Le médecin ne pourra pas grand'chose, si ce n'est empêcher qu'on enterre Louise vivante. Vous allez la voir s'affaiblir chaque jour ; elle ne souffrira pas, seulement la vie peu à peu semblera l'abandonner jusqu'au moment suprême.

Ici de nouvelles larmes, de nouvelles supplications pour qu'on la laisse vivre, puis le phénomène d'incorporation se produisit ; ce ne fut plus Louise qui parla, mais une entité absolument différente du médium, en tant que voix et que gestes. C'était Myelca. Il voulait laisser aller les choses, tant pis. Louise serait infiniment plus heureuse dans l'autre monde.

La voyante était à ce moment l'hôte d'une amie qui, cela se conçoit, envisageait la perspective avec de réelles transes. Cette personne discuta pied à pied avec Myelca, lui affirmant qu'au lieu de laisser mourir la malheureuse femme, il devait pour accomplir son devoir, aider à son salut. Ce fut une lutte longue et pénible, qui se termina par ces mots de l'entité :

— Priez, je ne suis pas le seul à vouloir qu'elle revienne parmi nous. Priez et peut-être que vos prières

seront exaucées. La crise décisive aura lieu mercredi; d'ici ce moment soutenez Louise à l'aide de fortifiants énergiques, sans quoi la fin est certaine. Quand elle sera en léthargie veillez avec attention, placez des révulsifs sur ses jambes, à l'épigastre, sur la gorge ; surtout pas de cris, pas d'exclamations. Du reste, la veille je vous donnerai des détails plus précis.

Le docteur H. Baraduc, averti de ces faits extraordinaires, visita Louise et déclara vouloir la suivre minutieusement afin de vérifier ses affirmations. A dater de ce moment le médium, tout en demeurant paisible, alla en s'affaiblissant d'une manière effrayante. Les personnes qui l'ont aperçue durant cette semaine, lui trouvaient l'apparence d'un cadavre ambulant. Elle répétait sans cesse, avec un triste sourire :

— Je ne sais ce que j'ai, je sens la vie qui m'abandonne.

Ses yeux prenaient un éclat étrange, son teint devenait cadavérique ; en outre, chaque fois qu'elle voyait ses amis elle leur serrait les mains, pleurait et leur disait adieu, affirmant sa mort prochaine.

On lui cachait jalousement ses prédictions sinistres. Le docteur Baraduc venait chaque jour, essayant à l'aide de frictions, de massages, d'aimants, de piqûres, etc., etc., de lui rendre ses forces, lesquelles disparaissaient de minute en minute. Il dit le mardi matin :

— Ses jambes sont mortes, toute la vie qui lui reste s'est réfugiée au cerveau.

La malade, en effet, se plaignait de violents maux de tête. Elle ne pouvait que bégayer à grand'peine quelques mots entrecoupés, elle avait la respiration oppressée ; il devenait évident qu'elle n'en avait plus que pour quelques heures. Durant l'après-midi on l'endormit. Myelca vient, parle d'une voix forte, sans la moindre trace de fatigue.

— Je vous ai écoutés : Louise vivra, ne craignez rien malgré que les apparences soient désespérées. Se prolongeant cinq heures, son accès de léthargie serait fatalement mortel, car elle n'a plus assez de forces pour supporter un semblable assaut. Voici donc ce que j'ai obtenu. Elle aura trois crises assez espacées à dater de cette nuit au lever du jour, et le coucher du soleil de demain. De la sorte, entre chacune, elle se remettra un peu. Rappelez-vous mes prescriptions, exécutez-les à la lettre et tout finira bien. La première crise se produira, je le répète, vers six heures du matin; elle durera une heure juste; la seconde aura lieu vers onze heures, elle sera de même durée ; enfin la dernière surviendra à cinq heures du soir, ce sera la plus longue et la plus grave. N'ayez pas peur si, alors, Louise vous paraît déraisonner. Elle reviendra de si loin, de si loin qu'il lui faudra le temps de recouvrer ses esprits.

— Le docteur doit venir s'installer au chevet du médium pour l'assister demain après-midi ; par conséquent son aide nous sera précieuse.

— Le docteur arrivera quand tout sera terminé (cela se produisit ainsi). La nuit de mercredi à jeudi sera marquée par une crise nerveuse au cours de laquelle Louise se débattra; cela n'aura pas d'importance, c'est une simple réaction nécessaire. Ensuite vous la verrez reprendre ses forces aussi vite qu'elle les a perdues ; dans huit jours, guérison complète et désormais c'en est fini pour elle d'avoir des accès semblables. Puisqu'elle reste ici-bas, c'est pour de longues années. Adieu.

Je termine ce long récit en affirmant que tout, tout, s'est réalisé de point en point comme on l'avait annoncé. Les heures, les minutes même semblaient d'avance avoir été enregistrées, à tel point que pour connaître l'heure exacte, il suffisait de s'en référer au début d'une crise.

Aujourd'hui, Louise est entièrement rétablie, et tout fait prévoir que tout ce qu'elle a dit d'elle concernant sa santé à venir est exact.

JULIA D'AMBOISE.

N. D. L. R. — Nous tenons à ajouter que plusieurs personnes dont la bonne foi est au-dessus de tout soupçon ont été mises au courant des première révélations du médium, alors qu'elle paraissait fort bien portante, et ont assisté aux premières manifestations de sa maladie. Ces noms, nous sommes à même de les révéler à ceux de nos lecteurs que cela pourrait intéresser. Nous tenons d'ailleurs l'adresse de Louise à leur disposition, pour le cas où ils voudraient vérifier par eux-mêmes les phénomènes de sa médiumnité.

LE FLUIDE HUMAIN

Le Directeur de l'*Echo*, dans le numéro du 15 juillet 1904, expose quelques moyens pratiques et faciles de constater l'existence du fluide humain.

Quiconque veut réfléchir et observer un peu, arrive facilement à constater l'existence de ce fluide, qui est une vraie « force ».

J'en suis pour ma part si convaincu, que je ne comprends pas que cette certitude puisse être mise en doute, et encore moins niée.

Voici quelques lignes que je transcris pour la conversion des incrédules. Je les emprunte à un ouvrage que je me permets de recommander : *Le Magnétisme curatif*, par A. Bué, 2 volumes, Chamuel éditeur, 1er volume, chapitre XVI. « De la magnétisation des animaux et des plantes », page 162 :

« On peut se rendre compte très facilement de l'effet « produit par notre action radiante sur les plantes, « en opérant sur des oignons de tulipes ou de jacinthes.

« En magnétisant tous les jours, pendant cinq ou « dix minutes, l'eau des vases dans laquelle plongent « les racines de ces tubercules, on arrive à donner à « la sève une telle poussée vitale que la tige et la « fleur prennent en peu de temps des allures extraor- « dinaires. Un de mes amis avait sur sa cheminée « deux oignons de jacinthes roses qui venaient à peine « de germer et étaient au même degré de développe- « ment ; nous fîmes l'expérience d'en magnétiser un, « en laissant l'autre se développer librement. La « plante magnétisée dépassa bientôt de beaucoup sa « compagne et atteignit une hauteur de plus de cin- « quante centimètres. Pour éviter que la fleur n'en- « traînât le vase, nous dûmes, pour assurer son équi- « libre, lui donner un point d'appui sur la glace de la « cheminée.

« Ce singulier résultat dont je fis part à un autre de « mes amis, employé dans un ministère, le mit en « goût de répéter l'expérience. Il apporta des oignons « de jacinthes à son bureau et s'amusa à les magné- « tiser. Plusieurs de ses camarades imitèrent son « exemple. En peu de jours, le champ d'expériences « s'agrandit, et le susdit ministère (qui n'était pas « celui de l'Agriculture) devint bientôt une succursale « des serres de la Ville ; dans tous les bureaux, les « employés se livraient à la culture de l'oignon de « tulipe. »

C'est certes là une expérience facile à tenter, soit sur des tulipes, soit sur d'autres plantes ou même des graines.

Et l'auteur conclut en faisant allusion à d'autres faits rapportés dans son ouvrage :

« Nous ne saurions trop insister sur les nombreux « faits que nous venons de citer, car en nous fournis- « sant la preuve de l'action réelle de l'homme sur les « animaux et les plantes, ils nous démontrent à n'en « pas douter que cette action purement (1) dynamique « et physique, dépend de la faculté naturelle que « l'homme possède de régler, de condenser et de pro- « jeter par sa puissance de volition, ses radiations « magnétiques ou neuriques sur tous les corps qui « l'entourent et d'en modifier les courants.

« Et ils nous montrent en outre l'unité du principe « universel qui unit tous les corps entre eux dans la « nature. »

A. DE LA M.

(1) Je transcris textuellement, mais pour moi ce mot « purement » est de trop. — A. DE LA M.

LE

MERVEILLEUX SOUS LES TROPIQUES

Iblis, le Diable musulman

IV

Le P. Laval, originaire du diocèse de Beauvais et appartenant à la congrégation du Saint-Esprit, s'était voué à l'évangélisation des noirs de l'île Maurice. Il jouissait d'une grande réputation de sainteté, et était célèbre comme exorciseur; il avait déjà fait quinaud plus d'un sorcier fameux. Il est mort, depuis, parmi ses néophytes, et son tombeau, dans l'église de Sainte-Croix, est jusqu'aujourd'hui le but de pieux pèlerinages annuels. Je crois, d'ailleurs, que son procès en béatification a été introduit en cour de Rome, il y a quelques années.

Quoi qu'il en soit, après avoir entendu Mme D..., il lui conseilla de faire examiner sa fille par un médecin.

Mme D..., docile à ce conseil, fit venir le médecin de la famille, le Dr Pénaud; celui-ci, après avoir constaté la trace des ciseaux dans les cheveux et l'empreinte très apparente du soufflet sur la joue de la jeune fille, décida qu'il fallait la soumettre à une observation rigoureuse. A son avis, il y avait là un phénomène d'hypnotisme ou d'autosuggestion. Il pensait qu'impressionnée par les menaces de l'Arabe, Mlle D..., les nerfs exaspérés, avait fort bien pu se couper elle-même les cheveux et se gifler de sa propre main.

En présence des dénégations des parents, affirmant que les faits s'étaient passés en pleine lumière, devant nombre de témoins, et qu'aucune supercherie n'était possible, le Dr Pénaud décida d'appeler en consultation son confrère, le Dr Gourdel. Celui-ci, vieillard timide et peu enclin à la contradiction, avoua que la vieille école médicale n'admettait pas les phénomènes hypnotiques, de découverte récente alors ; mais il admit que son jeune confrère pouvait bien avoir raison. Il fut donc décidé que tous les ciseaux disparaîtraient de la maison, et que, chaque soir, autant que le leur permettraient leurs obligations professionnelles, les deux praticiens viendraient passer quelques heures chez M. D...

Pendant plusieurs jours tout alla bien, et déjà le Dr Pénaud, jeune médecin sceptique, frondeur, tout frais émoulu du quartier latin, et fort spirituel, du reste, commençait à plaisanter Mlle D... sur sa manie de se couper les cheveux et de se donner des calottes, quand, le jeudi suivant, il eut l'occasion d'assister lui-même à la scène qu'on lui avait racontée.

V

Il arrivait vers 10 heures du soir chez M. D..., où se trouvait déjà le Dr Gourdel, quand Marthe se précipita vers lui, les mains tendues : « Ah! docteur, sécria-t-elle, je vous attendais avec impatience ; je me sens encore *menacée* ce soir! — Allons! allons! calmez-vous, mademoiselle, vous verrez que vos inquiétudes ne riment à rien!.. » Ce disant, il lui prit les deux mains dans les siennes. A ce moment précis, on entendit le grincement des ciseaux, et une mèche épaisse des cheveux de Marthe tomba sur le bras du médecin. Le Dr Pénaud, sans se troubler, serra plus fort les mains de la jeune fille, en la poussant vers le canapé.

En passant, il se pencha vers Mme D... et lui dit à demi-voix : « Fouillez-la, pendant que je la tiens. » Mme D... s'approcha de sa fille atterrée, et doucement plongea la main dans ses poches. Rien! « Déshabillez-la, » fit le docteur, sans la lâcher. Mme D... fit sortir les hommes du salon et, aidée de deux de ses nièces, commença à dévêtir Marthe qui sanglotait. Au moment où fut enlevé son corsage, une violente claque retentit sur son épaule nue et la trace d'une large main s'y marqua en rouge, tandis que la jeune fille s'évanouissait.

Cette fois, le Dr Pénaud lâcha les mains de Marthe : « Ça, dit il, c'est fort : c'est une main d'homme. » Pendant qu'on achevait de dévêtir la patiente, le médecin mesura minutieusement les dimensions de l'empreinte : elle ne concordait avec les mains d'aucune des personnes présentes... De plus, malgré toutes les recherches, il fut impossible de trouver des ciseaux dans les vêtements de Marthe.

Pendant que le médecin s'occupait de lui faire reprendre ses sens, après l'avoir allongée sur le canapé, un cri horrible retentit sous le meuble même. On eût dit le hurlement d'un chien blessé à mort. C'était, d'abord, un gémissement sourd dont la note s'élevait peu à peu jusqu'à remplir toute la maison, dont elle faisait trembler les vitres ; puis trois jappements sonores et le hurlement reprenait pour décroître peu à peu jusqu'à finir dans le gémissement du début. Le Dr Pénaud recula de quelques pas et se précipita à terre pour regarder sous le canapé. Il ne vit rien, bien qu'il entendît distinctement le cri venir du point qu'il fixait.

A ce moment, Marthe revenait à elle ; elle ouvrit des yeux effarés et se mit à pousser, à son tour, le même cri, avec les mêmes modulations, mais sur un ton suraigu. Comme un écho le même hurlement sonore lui répondit du fond du jardin.

C'était, paraît-il, une scène d'indicible épouvante et l'un des témoins, qui nous la racontait de longues années après, éprouvait à ce souvenir des tressaillements nerveux, tandis que les larmes jaillissaient de ses yeux.

Au cri poussé du jardin, le Dr Pénaud se redressa : « Gourdel, dit-il à son confrère, occupez-vous de Mlle D..., moi, je vais voir ça... » Et se dirigeant vers la vérandah : « M. D.., dit-il, avez-vous deux solides gourdins? Prenez-les et venez avec moi. »

Tous deux descendirent dans le jardin, armés chacun d'une forte trique. On n'entendait plus aucun bruit; mais tout au fond, à droite, une grosse touffe de bananiers qui se dressait à trois mètres de l'encoignure du mur était violemment agitée bien que le temps fût absolument calme. Les deux hommes s'y dirigèrent. Tout à coup, M. D... cria qu'il voyait quelque chose et, pris d'une terreur folle, se mit à crier : Au secours!

Devant la maison était attroupée une foule assez considérable ; car le bruit de ces étranges incidents avait couru en ville où l'on disait que, tous les jeudis soir, le diable venait couper les cheveux de Mlle D..., et les badauds s'empressaient ce soir-là devant la maison, espérant assister à quelque scène intéressante.

Aux cris poussés par M. D..., la foule fit irruption par la porte cochère et, suivie par les deux agents de garde, elle eut bientôt envahi le jardin. Le docteur Pénaud conduisit les nouveaux venus vers les bananiers qui s'agitaient toujours. On fit cercle autour. Alors, dans le silence apeuré, on perçut distinctement un souffle puissant, comme celui d'un taureau en furie, qui partait du centre même de la touffe de bananiers.

« De la lumière, demanda le Dr Pénaud, et hauts les bâtons, cette fois nous tenons le diable! » On apporta plusieurs lanternes et le médecin, accompagné des plus hardis parmi les assistants, s'approcha des bananiers en les éclairant; on écarta les troncs, on secoua les feuilles, on lança des coups de bâtons dans tous les sens. Rien! Mais le souffle ronflait toujours! Le plus étrange, c'est que chacun des assistants le percevait à environ un mètre de lui, c'est-à-dire qu'il semblait provenir de différents points, selon l'endroit où l'on se trouvait. Plusieurs personnes se trouvèrent mal et l'on dut les emporter.

« C'est extraordinaire, dit le Dr Pénaud, qui commençait à perdre de sa belle assurance, allez chercher un inspecteur de police. » Un des agents partit et revint bientôt avec l'inspecteur Spencer. Celui-ci, n'ayant pu, non plus, se rendre compte de la nature du souffle que l'on continuait à entendre, décida que deux agents resteraient de garde toute la nuit dans le

jardin, tandis que six autres seraient postés autour de la propriété.

Ainsi fut fait, et la foule se retira en commentant avec animation ces événements extraordinaires.

VI

A peine Marthe eut-elle repris ses sens, sa mère fit venir une voiture, et toutes deux, accompagnées de M. D..., partirent pour la Montagne Longue, voir le P. Laval. Les domestiques, à leur tour, abandonnèrent la maison qui resta vide.

A peine étaient-ils partis que les deux agents de police postés au fond du jardin s'enfuirent, terrifiés, jusqu'au poste : ils avaient entendu le hurlement diabolique et racontaient que ce hurlement, parti des bananiers, avait *couru* autour d'eux, et les avait poursuivis jusque dans la rue...

Le P. Laval donna asile aux trois fugitifs et revint le lendemain avec eux à la maison. Les huit agents qui avaient fait la garde toute la nuit n'avaient rien constaté d'anormal et personne n'était entré dans la maison ni n'en était sorti depuis la fuite éperdue de leurs deux collègues. L'inspecteur Spencer vint lui-même diriger les recherches tant dans la maison que dans la cour et le jardin, et nulle part on ne trouva de traces suspect‹ s.

Ces vérifications faites, le P. Laval procéda à la bénédiction de la maison ; il y dit la messe et prononça les formules d'exorcisme sur Mlle Marthe D...

Néanmoins, par mesure de précaution, la surveillance de la police continua à s'exercer autour de la propriété. Le jeudi suivant, jour redouté, rien ne se produisit.

Mlle D...,se sachant l'objet de la curiosité publiq ue, évitait de sortir, se contentant de promenades quotidiennes dans le jardin. On lui avait laissé ignorer l'incident des bananiers et elle n'éprouvait aucune appréhension à s'en approcher. Le second jeudi se passa également sans incident. Mais le lundi suivant, dans l'après midi, Mlle D .. se promenant avec quelques amies et passant près des bananiers, po ussa tout à coup un grand cri et tomba à la renverse. On la transporta aussitôt dans la maison et, quand elle revint à elle, elle raconta avec des sanglots et des cris d'épouvante qu'elle avait senti une grosse bête lui sauter sur le dos et la mordre à la nuque.

On put constater, en effet, qu'elle portait derrière le cou la trace d'une morsure. Le médecin, appelé, reconnut une morsure de mâchoire humaine, mais dont les canines seraient allongées comme chez les singes. Ces canines aient pénétré dans les chairs qui saignaient.

A partir de ce moment, la famille D... n'eut plus e repos : tous les soirs, dès que tombait le jour, les hurlements diaboliques recommençaient, partant toujours de la touffe de bananiers et faisant le tour de la demeure pour revenir à leur point de départ. Tant que Mlle D... restait dans la maison, il ne lui arrivait aucun mal ; mais dès qu'elle en sortait, elle était a·s-sitôt frappée, pincée ou mordue, et l'on trouvait toujours les traces de ces violences aux endroits qu'elle désignait. Au bout de trois jours de ce cauchemar indicible, M. D... résolut d'aller avec sa famille passer quelque temps chez des amis à la campagne.

A peine furent-ils arrivés, les mêmes phénomènes se renouvelèrent...

(*A suivre*) HERVÉ de RAUVILLE.

LA VOLONTÉ DES HYPNOTISÉS

Un préjugé courant suppose que l'hypnotisme agit seulement sur les hystériques, les déséquilibrés, les volontés affaiblies.

Rien n'est moins exact.

Il arrive aux médecins hypnotiseurs d'échouer dans le traitement des hystériques, des névropathes déséquilibrés, et surtout des malades à volonté affaiblie. Au contraire, ils réussissent à guérir, souvent avec rapidité, les organes de malades au système nerveux équilibré et surtout à volonté énergique.

La volonté faible, qui semblerait ouvrir la porte à la suggestion, la lui ferme.

La *Revue de l'Hypnotisme*, dans un de ses récents numéros, a publié le récit de la guérison, par la suggestion, d'une de ces malades au vigoureux vouloir que le préjugé se figure réfractaires à l'hypnose.

C'est une institutrice âgée de trente ans. Petite, maigre, le facies pâle, presque misérable, la constitution rachitique, elle est entrée fort jeune à l'Ecole normale et se montre, dans sa profession, d'une capacité supérieure. Ses chefs la remarquèrent. Et en dépit de son aspect débile, et sans prestige, c'est toujours elle que, dan s sa région, ils choisissent pour installer de nouvelles écoles ou en relever de tombées. Elle y a réussi, toujours, malgré sa mauvaise santé, son extérieur peu imposant et de fréquentes difficultés administratives, malgré les soucis personnels dont l'accablaient l'état maladif de sa mère, l'avenir de ses sœurs et l'obligation de soutenir sa famille.

Voilà donc une persoone de volonté très énergique. Cette volonté, qui a triomphé de tant d'obstacles, qui est accoutumée à vaincre les circonstances et les influences du dehors, se laissera-t-elle pénétrer par la suggestion?

La jeune institutrice a deux tantes qui désiraient beaucoup la faire soigner par le Dr Le Menant des Chesnais (auteur de la guérison dont je résume l'his-

ire) en qui elles ont grande confiance comme édecin et particulièrement comme hypnotiseur. lles espéraient qu'il rendrait la santé à leur courageuse et frêle parente, dont les forces physiques trahissaient l'énergie morale et qui souffrait de dyspepsie vec inappétence, d'anémie, d'aménorrhée, d'inomnie.

Elles invitèrent le docteur à passer chez elles six emaines en même temps que l'institutrice, qui avait n congé de cette durée. M. Le Menant des Chesnais ccepta l'invitation. Mais en présence de la malade, l se borna à prescrire un remède contre la dyspepsie, 'inappétence. Il se demandait ce que l'hypnotisme ourrait avoir d'utile, et si un sujet de vouloir telleent ferme et fort n'opposerait pas une extrême ésistance. Le docteur allait se retirer sans risquer ucune tentative d'hypnotisme. Mais voyant que les antes avaient compté sur ce genre de soins, il se leva t sans autre préambule, se plaçant devant l'institutrice qui, debout, tournait le dos à la fenêtre, il lui rit les deux mains et lui dit : « Fixez mes yeux et 'coutez moi. La nuit prochaine, vous dormirez sans cauchemars, ni rêves ; vous dormirez d'un sommeil complet et profond jusqu'au moment où vos tantes viendront vous réveiller. Vous vous éveillerez alors, mais pas avant. »

La malade parut un peu étonnée; les tantes étaient radieuses. Le docteur partit en disant : « A demain ».

La jeune institutrice dormit toute la nuit et jusqu'au moment où l'une de ses tantes vint la tirer du sommeil.

A partir de ce premier succès, la guérison marcha merveilleusement. Le lendemain, le docteur endormait la malade, d'un mot. Il produisait chez elle les phénomènes classiques de léthargie, d'anesthésie, d'automatisme, de catalepsie, de somnambulisme et d'oubli au réveil.

Avant qu'elle ne sortît de l'hypnose, il lui suggéra que ses fonctions organiques s'amélioreraient, que son esprit, trop préoccupé de l'avenir, se calmerait et qu'enfin elle éprouverait un sentiment de gaîté qui, se reflétant sur son visage, en chasserait l'habituelle expression de tristesse. A peu près chaque semaine, M. des Chesnais renouvela cette longue séance de sommeil et de suggestion. « Le résultat, dit-il, fut des plus remarquables sur tous les points, et, au bout des six semaines, la jeune fille était réellement transformée. »

Lorsqu'elle dut partir rejoindre son nouveau poste, les tantes apprirent au docteur que la jeune institutrice était sujette à un malaise particulier : quand elle voyageait en chemin de fer, elle se trouvait prise de vomissements et de vertige qui la rendaient malade urant tout le trajet. Aussitôt ce nouveau fait appris, nouvelle séance d'hypnotisme et nouvelles suggestions : « Nous n'aurez pas de vomissements, bien plus vous n'aurez même aucun des malaises que vous ressentez d'ordinaire en chemin de fer. Bien plus encore, vous aurez faim, vous mangerez avec plaisir et vous digérerez très bien. » L'institutrice monte dans le train, y reste deux jours, mange, boit, lit et cause pendant le voyage, n'a aucun malaise, à tel point que, dès son arrivée, elle s'occupe de son déménagement.

Quelque temps après, elle écrit au docteur que sa santé se maintient bonne, mais que l'insomnie recommence. M. des Chesnais envoie par lettre le conseil suivant : « Chaque soir, une fois couchée, laissez une de vos mains sur les draps comme si j'allais vous la prendre et comptez lentement. Avant d'être parvenue à trente, vous dormirez. La suggestion ainsi donnée par lettre s'accomplit et désormais, le soir, l'institutrice compte à peu près jusqu'à vingt-cinq et s'endort d'un sommeil profond.

Voilà donc une personne d'une volonté très énergique. Loin de se montrer rebelle à l'hypnose, elle y est fort sensible et guérit, par suggestion, avec une rapidité et une précision remarquables. C'est que (M. des Chesnais le note avec beaucoup de finesse psychologique) elle a mis sa volonté à se faire passive devant le médecin dont elle attendait sa guérison. Elle a fortement voulu ne pas vouloir autre chose que ce que lui suggérait le docteur. Au contraire, les abouliques, les déséquilibrés n'ont pas l'énergie suffisante pour obéir à la suggestion. Ils perdent en route l'ordre reçu. Le cas de l'institutrice guérie par M. des Chesnais nous fait voir la science moderne employant, sans abandonner sa prudence et son exactitude, les délicatesses d'analyse psychologique ordinairement réservées à la littérature. Ainsi le temps approche, que prévoyait Claude Bernard, où les diverses facultés de l'esprit humain collaboreront à une même synthèse et parleront le même langage. Et comment la science aurait-elle pu toujours se désintéresser de l'âme, puisqu'elle est une œuvre de l'âme et n'existerait pas sans la pensée !

ALBERT JOUNET.

ÇA ET LA

Conservé dans du rhum

Le général baron de Marbot rapporte dans ses *Mémoires* le curieux fait que voici :

Au cours d'une des nombreuses batailles des guerres d'alors, un officier de haut grade fut tué; ses amis résolurent de ramener le corps en France ; dans l'embarras et la presse du moment on ne trouva rien de mieux que de le placer provisoirement dans un tonneau de rhum, pour le conserver.

Survint la chute de l'Empire et l'officier fut oublié dans son tonneau. Un long temps s'écoula. Quand on y pensa et qu'on ouvrit le tonneau, le mort était bien conservé mais on s'aperçut que ses moustaches avaient continué à pousser et lui tombaient jusqu'à la ceinture !

Les diplômés de la science officielle sauraient-ils expliquer ce fait avec les données de la science actuelle?

La dernière œuvre d'Elber No

Elber-No (Lucien Bernot), l'auteur d'études si curieuses sur diverses sciences occultes, dont nous annoncions récemment la mort, était non seulement un écrivain, mais un artiste.

Mortel espoir, poème-valse, tel est le titre de sa dernière œuvre. Il en a écrit le poème et la musique. La sombre pensée de la mort la remplit tout entière comme une sorte de pressentiment inconscient de sa fin prématurée.

Ses amis ont tenu à faire éditer cette composition musicale. On peut se la procurer chez M. Gaëtan Bernot, à Fontenay-sous-Bois, près Paris. Prix : 2 francs.

Singularités météorologiques

Le *New-York Herald* a signalé dernièrement un phénomène bien curieux dont a été témoin le capitaine Urghart, commandant le navire anglais *Mohican*, allant à Philadelphie. Nous le mentionnons sous les réserves d'usage, tant il nous paraît extraordinaire.

Le navire se trouvait vers Delaware Breakwater. Tout à coup un nuage phosphorescent l'enveloppa magnétisant tout à bord. Le bâtiment et l'équipage furent entourés de feu. L'aiguille de la boussole, affolée, tournait avec rapidité.

Sur l'ordre du capitaine, plusieurs matelots essayèrent de déplacer quelques chaînes de fer posées sur le pont. Cela fut impossible, quoique leur poids ne fût que de 28 kilogrammes pour chacune. Tout était aimanté : chaînes, boulons, clous, barres adhéraient fortement au pont comme s'ils y avaient été rivés.

Le nuage était si dense qu'il devint impossible de diriger le navire. On ne pouvait voir qu'à une très faible distance et chaque objet paraissait être une masse embrasée. Brusquement, le nuage s'éleva dans les airs et sur le navire la phosphorescence s'affaiblit. Quelques minutes après, le nuage était loin et on put le suivre des yeux encore quelque temps au-dessus de la mer.

C'est la première fois, que nous sachions, que l'on mentionne un pareil phénomène. Le capitaine du *Mohican* a eu de la chance !

Les pressentiments chez les animaux.

Un curé, grec-orthodoxe, de mon voisinage, vieillard de soixante-quinze ans, raconte M. Joseph de Kronhelm, avait une petite-fille, âgée de six ans, une orpheline, qu'il chérissait beaucoup. A la fête de Noël, le curé fit présent à sa petite-fille d'une jolie génisse. Celle-ci s'attacha tellement à l'enfant que toutes les fois que la petite allait à la promenade avec sa gouvernante, elle sautait par-dessus les haies et suivait l'enfant comme un chien.

L'été suivant, juste pendant la moisson, l'enfant tomba malade. On fit venir un médecin de Gajsin, qui déclara que la petite avait une fièvre gastrique, puis prescrivit un traitement et repartit. Mais l'état de l'enfant s'aggrava et on la mit au lit. Or, depuis ce moment, la génisse se mit à pousser des mugissements jour et nuit sans discontinuité, refusa toute nourriture et dépérissait à vue d'œil. Tout ce que le vieux curé et un vétérinaire, venu de Gajsin, firent pour la calmer ne servit à rien. Le vétérinaire, stupéfait, ne découvrit aucune maladie chez la bête. Les mugissements continuaient et ne cessèrent qu'avec la mort de l'animal, qui eut lieu le lendemain de l'enterrement de sa petite maîtresse. Chose étrange : on trouva la génisse morte sous la fenêtre de la chambre où la petite rendit le dernier soupir.

A TRAVERS LES REVUES

LA NOUVELLE LUNE DU 5 JANVIER 1905

C'est par erreur que, dans notre dernier numéro, nous avons donné, comme parues dans *La Lumière astrale,* les si curieuses prédictions réalisées de M. O. Nève. C'est dans *La Science astrale* que ces prédictions avaient été publiées. Voici, extraites du même recueil, celles qui concernent le présent mois de janvier :

La nouvelle Lune de Janvier 1905 se passe dans la 6ᵉ maison de l'horoscope.

Cette position fait prévoir de nombreux cas de grippe et d'influenza, une augmentation dans les décès par suite d'affection des poumons.

Uranus placé avec Mercure dans la 5ᵉ maison présage une panique à la Bourse.

Saturne nuit puissamment au travail des classes laborieuses par sa situation en 7ᵉ maison.

Vénus dans la 8ᵉ pronostique la mort d'un haut personnage riche et puissant. Neptune placé sur les confins de la 12ᵉ maison, indique des tumultes ou des manifestations populaires.

Enfin Mars en 4ᵉ maison, allant au quadrat du Soleil et en opposition à Jupiter, jette aussi son carré dans la 12ᵉ maison. Cette configuration dénote de terribles assauts que les gouvernants auront à subir pendant le mois de janvier.

O. Nève

LA MORT DE CAZOTTE

L'*Initiation*, sous la signature de M. Joanny Bricaud, publie une étude fort intéressante sur la vie et les idées de Cazotte. La discussion qu'a soulevée dernièrement la fameuse prophétie que lui attribua La Harpe, donne une véritable actualité à ce travail de M. Bricaud. Nos lecteurs liront avec intérêt ce récit de la mort de l'illuminé :

La journée sanglante du 10 août vint définitivement mettre fin aux illusions des amis de la monarchie. Le peuple avait pénétré dans les Tuileries, après avoir mis à mort les gardes et les gentilshommes dévoués au roi. L'un des fils de Cazotte était parmi ces derniers, l'autre combattait dans les armées de l'émigration. On cherchait partout les preuves du complot royaliste dit des *Chevaliers du Poignard*, dénoncé dans les journées du 10 et du 12 août. En saisissant les papiers de Laporte, intendant de la liste civile, on découvrit toute la correspondance de Cazotte avec son ami Ponteau. Fouquier-Tinville crut voir dans certaines expressions des lettres une preuve de coopération au complot; aussitôt Cazotte fut décrété d'accusation et arrêté dans sa maison de Pierry.

Interrogé par le commissaire de l'Assemblée législative s'il reconnaissait les lettres, il répondit :

— Elles sont de moi, en effet.

— Et c'est moi qui les ai écrites sous la dictée de mon père, s'écria sa fille Elisabeth.

Elle fut arrêtée avec son père et tous deux, conduits à Paris dans la voiture même de Cazotte, furent enfermés à l'Abbaye vers la fin du mois d'août.

Les prisonniers jouissaient encore dans cette prison d'une certaine liberté intérieure. Il leur était permis de se réunir à certaines heures à la chapelle, où ils pouvaient parler, chanter, faire des discours.

Un matin, le lendemain de la prise de Longwy, les prisonniers étaient réunis à la chapelle, livrés à leurs conversations ordinaires, lorsqu'ils entendirent les rumeurs des bandes furieuses qui se portaient aux prisons. Tout à coup retentirent trois coups de canon, et un roulement de tambour ajouta à l'épouvante. Les portes s'ouvrirent, les guichetiers pénétrèrent dans la prison, firent monter les femmes dans une salle au-dessus de celle des hommes, pendant que deux prêtres, d'entre les prisonniers, parurent dans une tribune de la chapelle et annoncèrent à tous le sort qui leur était réservé.

Un silence funèbre régna aussitôt dans l'assemblée ; dix hommes du peuple entrèrent dans la chapelle, firent ranger les prisonniers le long du mur et en comptèrent cinquante-trois. Un tribunal fut improvisé à l'entrée de la prison : on fit l'appel des noms un à un, de quart d'heure en quart d'heure, ce temps suffisant à peu près aux jugements.

Vers minuit on cria le nom de Jacques Cazotte.

Le vieillard se présenta devant le tribunal, que présidait le terrible Maillard, avec calme et fermeté. En ce moment, quelques membres du tribunal demandèrent qu'on fît aussi comparaître les femmes. On les fit, en effet, descendre dans la chapelle, mais la majorité des membres révolutionnaires ayant repoussé cette idée, Maillard donna l'ordre au guichetier Lavaquerie de les faire remonter. Ce fut en remontant avec les autres femmes que la fille de Cazotte entendit crier le nom de son père.

A ce nom, elle se précipita d'un bond au bas de l'escalier et traversa la foule au moment où le farouche Maillard prononçait le mot terrible : « A la Force! » qui voulait dire : « A la mort ».

La cour, où siégeait le tribunal et où l'on égorgeait, était pleine de monde. La courageuse fille s'élança entre les deux bourreaux qui avaient déjà mis la main sur son père et leur demanda en suppliant, ainsi qu'au peuple, la grâce de son père.

A l'apparition inattendue de cette jeune fille, touchante image de l'héroïsme filial, la foule, émue, sentit se réveiller en elle des instincts généreux.

On cria grâce de toutes parts.

Maillard hésitait encore. Alors un des bourreaux versa un verre de vin et, le tendant à Elisabeth, dit : « Ecoutez, citoyenne ; pour prouver au citoyen Maillard que vous n'êtes pas une aristocrate, buvez cela au salut de la nation et au triomphe de la République ! »

La courageuse fille but d'un trait ; la foule, applaudissant, fit place pour laisser passer le père et la fille, que l'on reconduisit jusqu'à leur demeure.

Le lendemain du jour où il avait été ramené en triomphe par le peuple, plusieurs de ses amis vinrent le féliciter. Un d'eux, M. de Saint-Charles, lui dit en l'abordant :

— Vous voilà sauvé !

— Pas pour longtemps, répondit Cazotte en souriant tristement... Un moment avant votre arrivée, j'ai eu une vision. J'ai vu un gendarme qui venait me chercher de la part de Pétion. J'ai été obligé de le suivre ; j'ai paru devant le maire de Paris, qui m'a fait conduire à la Conciergerie et, de là, au tribunal révolutionnaire. Mon heure est venue...

Le 11 septembre, il vit entrer chez lui l'homme de sa vision, un gendarme portant un ordre d'arrestation signé de Pétion, Panis et Sergent. On le conduisit à la mairie, et, de là, à la Conciergerie où il fut enfermé. Sa fille Elisabeth obtint, à force de prières, la permission de demeurer avec son père jusqu'au dernier jour. Mais ses efforts pour intéresser ses juges n'eurent pas le même succès qu'auprès du peuple, et Cazotte, sur le réquisitoire de Fouquier-Tinville, fut condamné à mort le 24 septembre 1792, après vingt-sept heures d'interrogatoire, pour crimes de haute trahison et de complot contre les autorités constituées.

Au cours de l'interrogatoire, on questionnait l'accusé avec égard et modération :

— Vous êtes peut-être fatigué ; le Tribunal est prêt à vous accorder le temps que vous croirez nécessaire pour prendre nourriture, rafraîchissement ou repos.

— Je suis très sensible à l'attention du Tribunal. La fièvre qui me tient en ce moment me met dans le cas de soutenir le débat ; d'ailleurs, plus tôt mon procès sera terminé et plus tôt j'en serai quitte, ainsi que MM. les Juges et les Jurés !

Quand l'accusé refusait de répondre, le président passait sans insister.

A la question : « Quelle est la secte dans laquelle vous êtes entré ? Est-ce celle des Illuminés ? » Cazotte répondit :

— Toutes les sectes sont illuminées ; mais celle dont je parle dans ma lettre est celle des Martinistes. J'y suis resté attaché l'espace de trois ans ; et différentes causes m'ont forcé à donner ma démission ; néanmoins j'en suis toujours demeuré l'ami.

A la suite du plaidoyer du citoyen Julienne qui fit sentir en vain ce qu'avait de sacré cette victime échappée à la justice du peuple, le président Lavau, ancien membre, comme Cazotte, de la Société des Illuminés après avoir lu la sentence de mort, adressa au condamné le discours suivant : « Faible jouet de la vieillesse ! toi dont le cœur ne fut pas assez grand pour sentir le prix d'une liberté sainte, mais qui as prouvé, par ta sécurité dans les débats, que tu savais sacrifier jusqu'à ton existence pour le soutien de ton opinion, écoute les dernières paroles de tes juges ! Puissent-elles verser dans ton âme le baume précieux des consolations ! puissent-elles, en te déterminant à plaindre le sort de ceux qui viennent de te condamner, t'inspirer ce stoïcisme qui doit présider à tes derniers instants, et te pénétrer du respect que la loi nous impose à nous-mêmes !... Tes pairs t'ont entendu, tes pairs t'ont condamné, mais au moins leur jugement fut pur comme leur conscience, au moins aucun intérêt personnel ne vint troubler leur décision. Va, reprends ton courage, rassemble tes forces, envisage sans crainte le trépas. Songe qu'il n'a pas droit de t'étonner ; ce n'est pas un instant qui doit effrayer un homme tel que toi. Mais, avant de te séparer de la vie, regarde l'attitude imposante de la France, dans le sein de laquelle tu ne craignais pas d'appeler à grands cris l'ennemi ; vois ton ancienne patrie opposer aux attaques de ses vils détracteurs autant de courage que tu lui as supposé de lâcheté. Si la loi eût pu prévoir qu'elle aurait à prononcer contre un coupable de ta sorte, par considération pour tes vieux ans, elle ne t'eût pas imposé d'autre peine ; mais rassure-toi : si elle est sévère quand elle poursuit, quand elle a prononcé, le glaive tombe

bientôt de ses mains ; elle gémit sur la perte même de ceux qui voulaient la déchirer. Regarde-là verser des larmes sur ces cheveux blancs qu'elle a cru devoir respecter.

« Jusqu'au moment de ta condamnation, que ce spectacle porte en toi le repentir ; qu'il t'engage, vieillard malheureux, à profiter du moment qui te sépare encore de la mort, pour effacer jusqu'aux moindres traces de tes complots, par un regret justement senti ! Encore un mot : tu fus homme chrétien, philosophe, initié, sache mourir en homme, sache mourir en chrétien ; c'est tout ce que ton pays peut encore attendre de toi ! »

Ce discours, fait par un frère en initiation de Cazotte, frappa de stupeur l'assemblée, mais ne fit aucune impression sur Cazotte, qui, au passage où le président tentait de recourir à la persuasion, leva les yeux au ciel et fit un signe d'inébranlable foi dans ses convictions. Il dit ensuite à ceux qui l'entouraient « qu'il savait qu'il méritait la mort ; que la loi était sévère, mais qu'il la trouvait juste (1) ». Lorsqu'on lui coupa les cheveux, il recommanda de les couper le plus près possible, et chargea son confesseur de les remettre à sa fille.

Avant de marcher au supplice, il écrivit quelques mots à sa famille ; puis monté sur l'échafaud, il s'écria d'une voix très haute :

« Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi ! »

L'exécution eut lieu le 25 septembre, à 7 heures du soir, sur la place du Carrousel.

JOANNY BRICAUD

LES OISEAUX DE MAUVAIS AUGURE

De la *Revue Spirite* :

Outre le spectre de la « Dame blanche » qui apparaît à la Hofbourg de Vienne toutes les fois qu'un malheur doit arriver à la famille impériale d'Autriche et qui apparut dans l'hiver de 1898 avant le drame de Meyerling et quelque temps après, avant l'assassinat de l'impératrice Elisabeth, l'apparition d'un corbeau, à ce qu'il paraît, est aussi toujours l'avant-coureur d'un malheur qui doit arriver à la famille des Habsbourg. La gazette *Die Feldpost*, paraissant en Autriche, a publié un article où se trouvent les faits intéressants suivants : Le jour du couronnement de l'empereur François-Joseph Ier, en 1848, une vingtaine de corbeaux planaient au-dessus de la ville d'Olmutz et ils ne s'envolèrent qu'après la cérémonie terminée. Lorsque Maximilien, frère de l'empereur François-Joseph, empereur du Mexique, et sa femme, l'impératrice Charlotte, allaient, en juillet 1863, s'embarquer à Miramar pour se rendre au Mexique, un corbeau apparut, plana au dessus des têtes du couple impérial, dans sa dernière promenade sur le quai d'embarcation, et vint ensuite se poser sur le banc de marbre où ils s'étaient assis, et on ne put l'en chasser. Quand l'archiduchesse Marie-Christine se maria avec Alphonse XII, roi d'Espagne, en 1875, un corbeau apparut inopinément, poussa des cris lugubres, et suivit avec insistance la voiture, où le couple royal se trouvait, jusqu'à la cathédrale. Ensuite, il planait en poussant des cris au-dessus de l'église et ne disparut qu'après la cérémonie terminée. Il reparut le lendemain au moment où le couple royal se rendait à la gare. L'impératrice Elisabeth d'Autriche, qui fut assassinée à Genève par l'anarchiste Luccheni, en séjour au Grand-Hôtel de Caux-sur-Montreux, dans le canton de Vaud, en Suisse, avait fait, quelques jours avant son assassinat, une excursion avec son lecteur, le professeur Barker, sur les hauteurs de Territet. Là ils s'assirent sur un rocher, devant un magnifique panorama alpin. Le professeur Barker commença la lecture du célèbre roman : *Corleone* de Marion Crawford, l'impératrice pela une pêche et en offrit la moitié au professeur, lorsque subitement un grand corbeau apparut, vint voler directement vers l'impératrice et, d'un vigoureux coup d'aile, vit voler la pêche de sa main. Barker ayant entendu dire, à Vienne, que l'apparition d'un corbeau à un membre de la famille de Habsbourg était toujours l'avant-coureur d'un malheur, se leva brusquement, pâle de terreur, prêt à se sauver. Mais l'impératrice se mit à rire et dit : « Allons donc, n'ayez pas peur... Je ne suis pas supers-« titieuse... Si quelque malheur cependant devait m'arriver, « je ne saurais l'éviter... D'ailleurs, vous savez ce que je « pense de la mort... Pour moi, la mort, c'est la délivrance... « Je l'attends avec impatience depuis dix ans. » — Le professeur Barker répondit : « L'apparition de cet oiseau « de mauvais augure m'inquiète fort, attendu que j'ai eu « la nuit passée un rêve affreux... Dieu veuille que « je me trompe .. mais il va bientôt nous arriver un grand « malheur... » A ces mots l'impératrice haussa les épaules et répondit : « J'espère, mon cher professeur, que vous ne « croyez pas aux rêves... D'ailleurs, rien ne peut plus m'ef-« frayer... Je suis devenue fataliste... Ce qui doit arriver, « arrivera nécessairement. » Le lendemain l'impératrice fut poignardée par Luccheni.

Le prince Mestcherskij raconta dans ses « Mémoires », qu'il a publiés dans le journal quotidien *Grajdanine* qu'il dirige depuis trente ans, le fait suivant... « Je me rappelle « aussi qu'on causait beaucoup à Saint-Pétersbourg, à propos « d'un oiseau noir qui apparut trois jours avant la mort de « l'empereur Nicolas Ier. Cet oiseau étrange se choisit une « fenêtre de la chambre à coucher de Sa Majesté, poussa de « temps en temps des cris lugubres en battant des ailes, et « ne quitta la fenêtre qu'au moment de la mort de l'empereur. « Or, c'est depuis ce temps-là que l'on commença, à Saint-« Pétersbourg et dans toute la Russie, à s'occuper du spi-« ritisme... »

JOSEPH DE KRONHELM.

(1) Le fils de Cazotte a protesté contre cette phrase, affirmant que son père n'avait pu prononcer de telles paroles. Elle fait cependant partie d'un récit du temps.

LES LIVRES

Les Phénomènes odiques ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamides du Magnétisme, de l'Electricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique considérés dans leurs rapports avec la Force vitale, par le baron Charles de Reichenbach. — Traduction française par Ernest Lacoste, ingénieur, membre des Académies d'Aix et du Var, officier d'Académie. — Préface par le colonel de Rochas.

1 volume in-8° de 564 pages, avec nombreuses figures dans le texte. — Prix : 8 francs.

Paris, Chacornac, 11, quai Saint-Michel.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 724-73